26 MAI 1951

N° 293 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Phot. *France-Illustration* (Charles P. Raffin).

FARINA ENLÈVE LE GRAND PRIX AUTOMOBILE DE PARIS

Disputé au Bois de Boulogne autour des pelouses de Bagatelle, le Grand Prix automobile de Paris a été gagné par le coureur italien Nino Farina sur Maserati devant l'Argentin Gonzalez et le Français Rosier. Il a couvert les 325 km. du circuit en 2 h. 53' 12'' 5/10, soit à la moyenne horaire de 108 km. 321.

PLAISIR ET SANTÉ
En AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre magnifique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE

Ses
6 GRANDES STATIONS THERMALES

LA BOURBOULE *(850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

CHATEAUNEUF *(380 M.) Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

CHATEL-GUYON *(400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

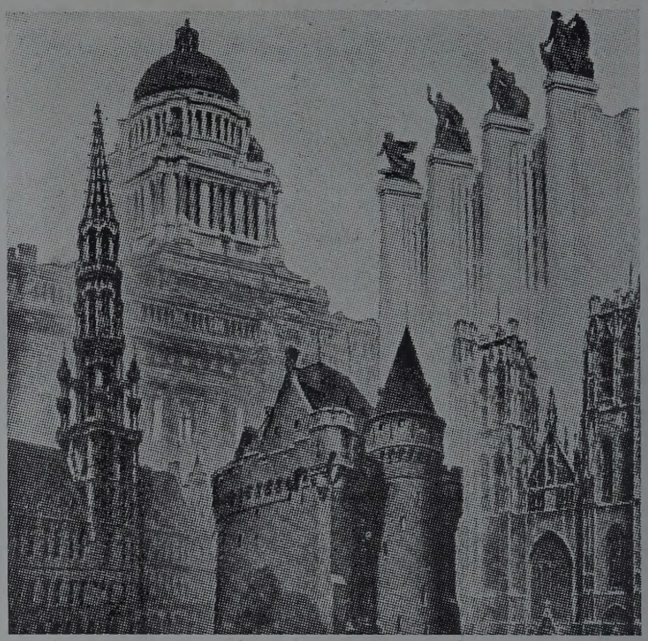
LE MONT-DORE *(1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

ROYAT *(450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

SAINT-NECTAIRE *(700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

★ *HOTELS ET PENSIONS TOUTES CATÉGORIES*

PUB. JOUVE N° 53



Assurez-vous d'une façon certaine et dès à présent le marché du BENELUX en participant au

22e SALON DE L'ALIMENTATION
ET DES ARTS MÉNAGERS

qui se tiendra à Bruxelles dans les Grands Palais du Centenaire du **6 au 21 octobre 1951**

Renseignements aux bureaux permanents
10, place de Brouckère
Bruxelles - Belgique
Tél. : 18.08.45 et 18.15.80

25.000 m² de stands

2.500 firmes
700.000 visiteurs

2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **500 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **520 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **60 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **375 fr.**
Clefs de montage . . . . . **60 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE
SPECIALEMENT CONÇUE A CET EFFET
ACLE

SCUOL-TARASP-VULPERA

Reine des stations thermales des Alpes

Santé et joie de vivre par les cures d'eaux et de bains en altitude (1.250 m. Engadine).

Foie, bile, estomac, intestin, obésité, diabète, goutte, cœur, reins, vessie.

Saison : 10 mai - fin septembre.

Golf, Tennis, Piscine, Pêche, Excursions variées.

Prospectus en couleur : Agences de voyages ; ONST, 37, boul. des Capucines, Paris-2e, ou Syndicat d'initiative, Scuol (Suisse).

ZERMATT

à 1.620 mètres d'altitude.

Un centre de prédilection au pied du mont Cervin, point d'attraction majeur du Valais et l'endroit rêvé des vacances heureuses au cœur des plus hautes Alpes suisses.
40 hôtels et pensions totalisant 2.200 lits. Chemin de fer du Gornergrat à 3.100 m. ; télésiège du Blauherd à 2.300 m.

★

Renseignements et prospectus par les Agences de voyages ou par le Bureau officiel de renseignements, à Zermatt (Suisse).

LA SUISSE

Pays radieux - Séjour merveilleux

TESSIN

Pays qui chante la joie de vivre et l'allégresse des vacances !... Terre idyllique où le soleil du Midi fait mûrir la vigne et fleurir l'oranger... où la brise légère berce les palmiers... Paysages charmants égayés de lacs d'azur, de vertes forêts et de pittoresques villages...
Casino, Golf, Tennis, Yachting, Plages, Funiculaires, Excursions en cars et en bateaux.

LUGANO La station de renom mondial, au bord du lac de Lugano, avec sa célèbre pinacothèque " Villa Favorita "

LOCARNO La perle du lac Majeur, avec Ascona, tout près, et ses îles idylliques de Brissago.

Renseignements et prospectus auprès des Offices du tourisme de Lugano, Locarno, Ascona et de l'Office National Suisse du Tourisme, Paris (2e), 37, boulevard des Capucines.

IVA-ZURICH

...ENFIN UN JOURNAL
D'INFORMATION TOTALE

Paris-presse l'intransigeant

Pavois du Tourisme, du Climatisme et du Thermalisme

Prix spéciaux en Mai, Juin, Septembre et Octobre

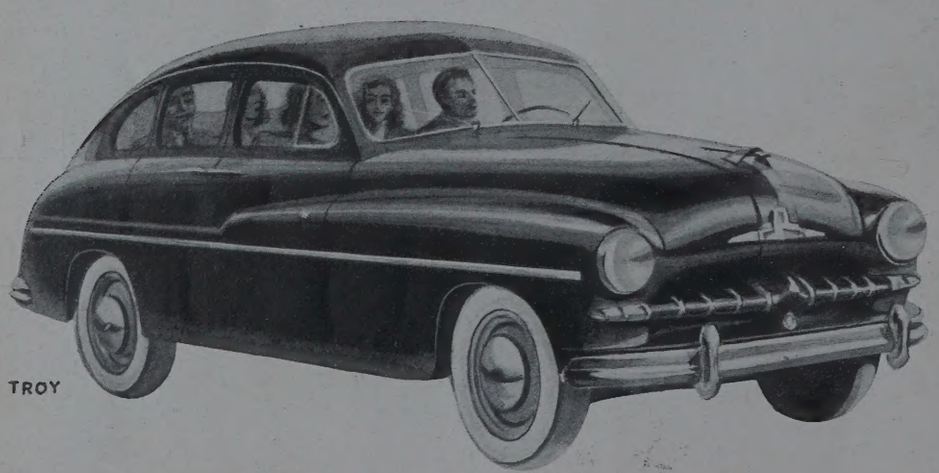
HOTELS	Pension depuis	Chambres depuis
Classe de Luxe	3.000 frs	1.300 frs
Première classe	1.300 frs	800 frs
Deuxième classe	1.100 frs	500 frs
Troisième classe	775 frs	300 frs

Toutes taxes comprises

Restaurants : Repas à prix fixe de 250 à 800 francs

Renseignements : ***Comité Régional de Tourisme " Pyrénées-Atlantique " - Chambre de Commerce, Bayonne - Tél. 500.08 et 519.08***

Silence



TROY

VEDETTE

la voiture qui mérite son nom

FORD S.A.F. POISSY

PROPAG F 118

7me ANNÉE — NUMÉRO 293 26 MAI 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA FRANCE REÇOIT QUATORZE « THUNDERJETS »

M. Charles Bohlen, ministre plénipotentiaire et conseiller de l'ambassade des Etats-Unis en France, remplaçant l'ambassadeur S. E. M. David Bruce, empêché, a remis, à la base aérienne de Reims, à M. Maroselli, secrétaire d'Etat à l'Air, les quatorze premiers chasseurs à réaction « Thunderjets F.-84 » livrés à l'armée de l'air française.

Le général Eisenhower assistait à cette cérémonie, ainsi que les généraux Norstad, commandant en chef des forces aériennes centre-Europe ; Richards, chef du groupe des conseillers pour l'aide militaire, et Lechères, chef d'état-major de l'armée de l'air française. Répondant à une brève allocution de M. Bohlen, annonçant que ces quatorze Thunderjets seraient suivis de beaucoup d'autres, M. Maroselli a déclaré qu'il acceptait ce don avec le sentiment que les Etats-Unis et la France, une fois de plus, travaillaient en commun pour le même idéal. S'adressant aux pilotes qui allaient, à bord des nouveaux chasseurs, procéder à une brillante démonstration, le général Eisenhower a tenu à leur dire qu'il était sûr que ces appareils seraient entre leurs mains un élément de défense de la paix et de la liberté et il a ajouté : « Je considère que la France est au premier rang de la défense de l'Europe. Je lui fais pleinement confiance. »

ACTUALITÉS MONDIALES DI

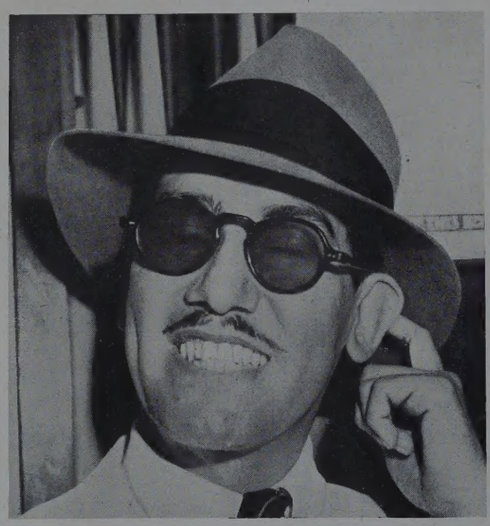
WASHINGTON. A l'occasion du 67e anniversaire du président Truman, le premier ministre d'Israël, M. Ben Gurion, lui a offert en cadeau un candélabre ancien. Au centre, l'ambassadeur d'Israël, M. Abba Enan.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

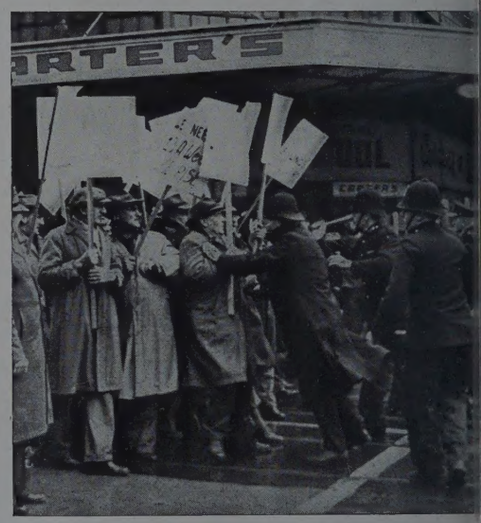
MARSEILLE. Sur le parcours Istres-Avignon, Mme Jacqueline Auriol, pilotant un avion à réaction Vampire de construction française, a battu le record du monde féminin de vitesse en circuit fermé détenu précédemment par l'Américaine J. Cochrane. Mme Auriol a couvert la distance à la vitesse horaire moyenne de 818 kilomètres.

WASHINGTON. Au Sénat, durant sept séance M. Marshall, secrétaire à la Défense (à g. discuta avec M. Russell), a soutenu que l'extension du conf coréen offrait un danger de conflagration généra

MILAN. L'exposition triennale des Arts a été inaugurée en présence de M. Gonella, ministre de l'Instruction publique, que l'on voit examinant les plans d'architecture et d'urbanisme présentés par la section française.

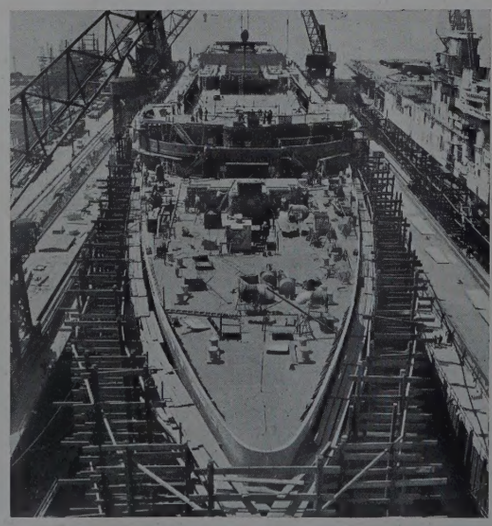


PANAMA. Après deux journées de sanglantes bagarres qui ont fait quatorze morts et de nombreux blessés le président Arias a été déclaré déchu et emprisonné. Il a été remplacé par le vice-président M. Arosemena.



WELLINGTON (Nouvelle-Zélande). De violents dé ordres se sont produits au cours d'une grève de docke Ceux-ci ayant voulu marcher sur le palais du gouve nement furent repoussés vigoureusement par la polic

VIENNE. Le jour de la Pentecôte les communistes ont organisé une Marche de la jeunesse dans la capitale autrichienne. Les jeunes adhérents du parti ont parcouru les rues de la ville précédés de drapeaux et en chantant.



NEWPORT-NEWS. Aux chantiers de cette ville de Virginie sera lancé le 23 juin le plus grand paquebot construit aux Etats-Unis dont il portera le nom. Il est aménagé pour assurer le transport de 2.000 passagers.

LONDRES. Le roi George VI a passé en revu 5.500 hommes et femmes de la British Legion à l'occa sion du 30e anniversaire de cette organisation. Aucun parade de ce genre n'avait eu lieu depuis juin 1937

LA SEMAINE

NHA TRANG. Avant de rencontrer à Singapour les élégués militaires anglais et américains, le général e Lattre de Tassigny a examiné sur le yacht impérial, e concert avec S. M. Bao Daï, la situation au Vietnam.

JERICHO. A 6 milles au nord de la mer Morte, une nission archéologique américaine a découvert les restes d'un palais romain bâti, croit-on, sous le règne d'Hérode et qui comptait trente-six salles luxueusement aménagées.

TOKIO. Les Japonais sont appelés à élire des représentants : maires, chefs de village et de quartier. Il y a environ 200.000 candidats en présence et les partis politiques prodiguent les appels et les slogans.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Même en ces temps d'incertitudes politiques, économiques et sociales, même en ces saisons amères où le mot « avenir » semble sur le point de perdre toute signification, les Français n'ont pas complètement renoncé à l'épargne. La tendance à faire des réserves, qui est une tendance générale des êtres vivants, bêtes et plantes, est et demeure vraiment une tendance française. Même quand ils ont payé leurs dettes démesurées à l'État dévorant, à la Sécurité sociale et à tous les autres monstres qui se comportent vis-à-vis de l'assujetti comme l'apiculteur vis-à-vis de l'abeille *(sic vos non vobis...)*, les Français de bonne origine soupèsent encore leur bourse pourtant allégée et se déclarent prêts à subir certaines privations pour mettre quelque argent de côté, c'est-à-dire pour n'être pas tout à fait privés d'espérance, de rêves, de projets et même de chimères consolantes.

Reste, pour ces utopistes impénitents, à trouver le lieu des dépôts, le refuge des provisions. Les uns, malgré d'amères déconvenues, persévèrent dans les pratiques de leur jeune temps : ils gonflent avec persévérance leur carnet de Caisse d'épargne ; ils achètent de la rente ; ils répondent à tous les appels, quand l'État ou les collectivités lancent un emprunt. Je me garderai bien de critiquer ces courageux : ce qui importe, au fond, ce n'est pas de conserver l'argent, c'est plutôt de conserver les vertus traditionnelles, d'accepter l'idée de restrictions volontaires, de parcimonie, de sacrifices dans l'immédiat.

D'autres, qui sont moins naïfs, cherchent, parmi les valeurs étrangères, celles que l'on peut considérer comme des asiles bien sûrs. C'est un jeu qui ne va pas sans surprises. Dans la conjoncture présente, toutes les monnaies sont menacées, toutes glissent, plus ou moins vite, sur la pente des dévaluations. Quant aux valeurs dites industrielles, elles sont à la merci d'une invention soudaine, de quelque changement dans le rythme de notre existence. Qui pouvait faire prévoir, il y a cinquante ans, aux actionnaires des compagnies de chemin de fer la brusque souveraineté de l'auto, la décadence, somme toute absurde et injustifiée, du rail et de la locomotive ?

Les malins achètent de l'or et le cachent au fond de leur cave. Bah ! les voleurs trouvent tout. Au surplus, d'un jour à l'autre, le trafic de l'or peut se trouver sévèrement interdit, la valeur de l'étalon-or peut être remise en question. Il en est qui achètent des bijoux qu'ils n'osent même pas porter, des perles ou des pierreries que, venu le moment du besoin, ils ne pourront pas négocier, des propriétés immobilières qui seront peut-être réquisitionnées l'an prochain ou envahies par des locataires misérables et qu'on ne pourra plus expulser.

Je rêvais à cette confusion des esprits, des désirs et des faits, quand j'ai reçu, l'autre jour, dans le même courrier, trois catalogues de librairie. J'en reçois presque chaque jour et j'y porte beaucoup d'intérêt, non seulement parce que je suis quelque peu bibliophile, mais encore parce que je suis certain de trouver, dans les lectures de cette sorte, ce que les techniciens appellent aujourd'hui des tests, c'est-à-dire des renseignements ayant valeur de témoignages ou de preuves. Je n'ai pas été déçu.

Laissant de côté les livres anciens, illustres, qui se vendent ou se revendent cher parce qu'ils ont atteint depuis longtemps leur étiage, j'ai, de l'œil, examiné les titres des ouvrages publiés, pendant le temps de ma vie, par certains de mes aînés ou par des contemporains. Ces livres, il y a cinquante ans, étaient vendus en librairie au prix de trois francs cinquante et les exemplaires dits de luxe étaient offerts en général à dix francs. (Je parle, on s'en doute des éditions originales.)

Or, la plupart de ces ouvrages, s'ils sont signés d'auteurs estimés, se vendent aujourd'hui, selon les cas, de deux à six ou sept mille francs. S'ils avaient suivi le cours de l'or, sans plus, ces livres se vendraient, aujourd'hui, sept cents francs les ordinaires, deux mille francs les exemplaires en grands papiers, comme disent les amateurs. Or presque tous ces livres suivent une cote infiniment supérieure à celle de l'or. Ajouterai-je qu'ils ornent en outre la maison de qui les possède ? Ajouterai-je enfin que ceux de ces livres qui sont lus et bien lus donnent à leurs possesseurs des joies spirituelles qu'on ne saurait demander ni à un rouleau de pièces d'or, ni à un paquet d'actions des industries pétrolières ?

Le contradicteur obstiné me dira peut-être que, pour bien choisir ses livres, il faut de l'expérience, une éducation, du savoir... Ne faut-il rien de tout cela pour acheter avec discernement certaines valeurs des mines d'or ? Ces fameuses valeurs exigent en outre une surveillance incessante dont le livre n'a nul besoin pour mûrir, tout seul, et sans fin, dans l'ombre des bibliothèques.

UNE DES BATTERIES DE 155 LONG QUI, GRACE A LEUR PUISSANCE DE FEU, APPUIENT EFFICACEMENT LA RÉSISTANCE DES TROUPES DE L'O. N. U. A L'OFFENSIVE COMMUNIST

NOUVELLE OFFENSIVE ROUGE EN CORÉE

QUE VONT FAIRE LES COMMUNISTES EN ASIE ?

Avec la pleine lune de mai les Sino-Coréens ont déclenché une nouvelle offensive. Elle était d'ailleurs attendue du côté adverse. Les assaillants ont lancé en avant une importante masse d'infanterie qu'ils ne semblent pas s'être souciés de faire accompagner de chars ni d'artillerie lourde. Pas davantage l'aviation n'appuyait-elle les fantassins. Il faut ajouter que le mauvais temps régnait lors du déclenchement de l'offensive. Pluie et brouillard entravaient l'action des appareils américains.

L'effort des Sino-Coréens s'est porté au début dans les secteurs central et oriental, sous la forme de trois poussées, la première au sud-est de Kapyong, l'autre à l'est de Chunchon, la dernière à l'est d'Inje. L'objectif était évidemment de pratiquer une large trouée entre Chunchon et Inje. Sous les coups de bélier d'un ennemi disposant d'une forte supériorité numérique les troupes des Nations Unies ont été contraintes de se replier. Le décrochage s'est opéré du reste en bon ordre, l'attaquant subissant de lourdes pertes.

Presque au moment où les communistes entamaient leur attaque, le général Bryan, commandant la 24e division, parlait dans une déclaration « d'armes toutes nouvelles particulièrement meurtrières contre les attaques de masses ». Le déroulement des opérations verra-t-il l'emploi de ces armes nouvelles ? On semble dans beaucoup de milieux croire que l'allusion du général Bryan, aussi bien que les bruits qui circulent depuis quelque temps et qui peuvent se résumer dans l'expression du sénateur Flanders selon laquelle « quelque chose se prépare en Corée », sont un moyen de pression sur le gouvernement de Pékin le prévenant que, s'il s'obstine dans son entreprise, de nouvelles armes nucléaires seraient utilisées. Parallèlement, Pékin, en déclenchant son offensive, espère tirer parti des succès qu'il y pourra remporter au cas où des négociations s'engageraient.

Mais de qui viendrait l'initiative ? Des Soviets, pense-t-on, dont la délégation à l'O. N. U. aurait noué des conversations avec la délégation américaine, à qui M. Malik aurait fait en secret des avances. On estime dans certains cercles de Washington que le Kremlin serait assez disposé à rechercher un rapprochement sino-américain, désireux de voir éliminer ce qu'on a appelé le « mac arthurisme ».

Aussi bien une certaine modification semble-t-elle s'être produite dans l'opinion publique américaine à la suite de l'enquête de la commission sénatoriale qui a entendu le général Mac Arthur. A la longue déposition de M. Marshall s'attachant à réfuter les thèses de l'ex-commandant en chef est venue s'ajouter celle du général Bradley, qui a soutenu, lui aussi, que les mesures préconisées par Mac Arthur risquaient d'entraîner un conflit mondial. M. Truman a d'ailleurs révélé qu'il avait hésité plus d'un an à relever le général Mac Arthur de ses fonctions. Le président a en outre lancé un nouvel appel à la vigilance de ses compatriotes et a déclaré qu'il fallait faire face « au danger de guerre représenté par une puissance étrangère agressive et impérialiste ».

A l'O. N. U. une décision importante a été prise à propos du conflit coréen. La commission politique a, en effet, par 45 voix contre 0, ordonné l'embargo sur les fournitures stratégiques à la Chine. Il y a eu 9 abstentions (Afghanistan, Birmanie, Equateur, Egypte, Inde, Indonésie, Pakistan, Suède, Syrie). L'U. R. S. S. et les quatre puissances de son groupe ont refusé de prendre part au scrutin, alléguant que l'affaire était du ressort du Conseil de Sécurité. Quant à la Yougoslavie, elle a voté l'embargo.

La guerre de Corée, bien qu'elle reste au premier plan, ne doit pas cependant faire oublier les événements qui se produisent en divers points du monde et qui apportent de légitimes motifs d'inquiétude. Nous parlons, d'autre part, de l'Iran et de la crise aiguë suscitée par la nationalisation des pétroles. Il faut signaler aussi le différend qui oppose la Syrie à Israël. La situation s'est aggravée du fait de l'arrivée en Syrie de troupes irakiennes. Le gouvernement de Bagdad a informé de cet envoi le cabinet de Londres, qui l'a jugé peu opportun au moment où l'on espérait que, grâce à la résolution présentée au Conseil de Sécurité, des négociations allaient s'engager. Il est vrai qu'Israël n'approuve pas cette résolution, due à la France, à la Grande-Bretagne, aux Etats-Unis et à la Turquie, et prétend qu'elle ne peut qu'encourager l'agression.

De son côté, l'Egypte n'a pas vu d'un fort bon œil l'intervention de l'Irak. Elle craint d'y trouver une amorce de fusion de la Syrie et de l'Irak, d'où sortirait cette Grande Syrie à laquelle Le Caire est hostile. L'Egypte, néanmoins, demeure officiellement partisan d'une aide à la Syrie.

Aussi le gouvernement d'Israël a-t-il déclaré qu'il entendait se tenir prêt à toute éventualité, se réservant, s'il le juge nécessaire de procéder à une mobilisation partielle. L'état d'alerte générale a été proclamé.

L'IMBROGLIO IRANIEN

PREMIÈRE ÉTAPE DE LA GUERRE DU PÉTROLE

par René Branellec

La pusillanimité au service de la politique : ainsi pourrait s'exprimer une opinion commune au lendemain de la théâtrale séance du Majliss au cours de laquelle le docteur Mossadegh, ayant affirmé que sa vie était en danger, demanda asile au parlement et s'évanouit... En réalité, la peur s'est installée à Téhéran. C'est une mauvaise conseillère. Et la partie iranienne est aujourd'hui engagée de telle sorte qu'elle requiert de tous, Anglais, Russes, Américains et... Iraniens, un sang-froid imperturbable.

Rappelons quelques faits récents. Le 8 mars, le général Rasmara, âme d'une politique s'efforçant à équilibrer les influences étrangères qui, depuis des siècles, s'exercent en Iran et la montée d'un nationalisme dont on mesure mal encore la force, est assassiné par un membre des « Fedeyans », organisation ultra-nationaliste musulmane. Hossein Ala est porté peu après à la présidence du Conseil. Plus nationaliste que le général Rasmara, il est décidé à faire aboutir la loi sur la nationalisation des pétroles. Là-dessus éclatent à Abadan des incidents au cours desquels deux Britanniques, un Italien et neuf musulmans sont tués. Hossein Ala dénonce les maladresses de la compagnie *Anglo-Iranian*, qui, à la veille du nouvel an iranien, a supprimé une indemnité à laquelle le personnel est attaché. Il va plus loin et affirme que certaines manifestations ont été inspirées par la compagnie dans le but d'affaiblir la position gouvernementale. Néanmoins, on a l'impression que le président cherche à éviter une rupture avec l'Occident.

Le 21 avril, les « Fedeyans » somment Hossein Ala de ne pas s'écarter du « chemin de la vérité ». L'assassinat du général Rasmara est trop proche... Quelques jours après Hossein Ala démissionne. Le docteur Mossadegh, leader nationaliste connu et adversaire implacable des Anglais, est élu à la présidence du Conseil. Aussitôt l'ambassadeur soviétique, qui ne s'est pas dérangé en l'honneur de Hossein Ala, rend visite spectaculairement au docteur Mossadegh.

Le 12 mai, le président, après son évanouissement à la Chambre, a démasqué ses assassins éventuels... présumés : les « Fedeyans », commandés par Safavi, un jeune homme de vingt-sept ans qui, dans une interview à sensation, a déclaré que « d'autres noms figuraient sur sa liste noire ». Mais à peine a-t-il formulé cette accusation que le docteur Mossadegh semble se reprendre et met en cause « des agents secrets britanniques ».

POUR QUI L'ON TUE ?

Et la question se pose de savoir pour qui « travaillent » sinistrement les fanatiques musulmans.

L'organisation entière de l'Iran — milieux politiques, masses populaires, syndicats et cette société secrète dont nul n'ignore vraisemblablement en haut lieu la retraite de son chef — semble en proie à une fièvre excluant tout contrôle des actes. Le trône lui-même, malgré le silence total du shah, est ébranlé.

A Londres, la 16e brigade aéroportée, formée de trois mille hommes d'élite, est tenue en état d'alerte.

Washington oublie les vieilles querelles avec la Grande-Bretagne pour refaire plus solide que jamais le front commun contre la menace de désagrégation qui pèse sur le Moyen et le Proche-Orient. Moscou se tait le plus possible, s'efforce de ne plus paraître sur la scène iranienne... Mais l'entrevue de son ambassadeur avec le docteur Mossadegh a eu lieu. Etait-ce une faute ? Ce serait, en tout état de cause, une faute calculée.

D'ordinaire le jeu soviétique est plus souple, plus nuancé qu'il ne l'a été en Iran. Il ménage davantage les transitions entre la phase « nécessaire » du nationalisme et celle de l'obéissance du satellite.

L'enjeu de la lutte est-il si important que Moscou ait cru devoir précipiter les événements ? Quel est-il ?

On pense immédiatement au pétrole. Il peut paraître paradoxal de soutenir que ce n'est là qu'un objectif lointain.

STRATÉGIE SOVIÉTIQUE

Le véritable intérêt immédiat — et très gros — de l'U. R. S. S. en Iran est d'abord un intérêt d'ordre politique et stratégique. Expliquons-nous.

L'U. R. S. S. se trouverait réellement handicapée, en cas de déclenchement d'une guerre mondiale, par la pénurie de pétrole. Sa production en 1950 n'a pas dépassé 37 millions de tonnes pour une production mondiale de 523 millions de tonnes, dont 80 % sont contrôlés par les Anglo-Américains. Il ne faut pas chercher ailleurs que dans cette disproportion écrasante l'absence quasi totale des avions chinois ou soviétiques dans le ciel de Corée.

L'affaire coréenne est dès maintenant considérée comme dépassée par les stratèges de Moscou. Ceux-ci sont engagés dans une lutte impitoyable et très longue contre le monde anglo-américain. Ils n'ont une chance de la gagner qu'en variant les théâtres d'opérations et en avançant leurs pions un à un.

Le pion actuel est l'Iran. Il est à la fois capital parce que de lui dépend l'amélioration des ressources pétrolières soviétiques, et terriblement « explosif » pour cela même.

De multiples exemples peuvent être donnés du désir de Moscou de ne pas fournir un *casus belli*. Le dernier en date a été observé à Téhéran même.

Parmi les manifestations tumultueuses qui se sont déroulées dernièrement dans la capitale iranienne l'entrée d'un cortège dans les jardins de l'ambassade russe a été très remarquée. S'il faut en croire les dirigeants du parti pro-communiste Toudeh, ce témoignage de sympathie un peu voyant leur était étranger. Ils suggéraient qu'il s'agissait là d'une provocation ayant pour but de prouver la collusion de l'U. R. S. S. et des nationalistes extrémistes.

En fait, depuis longtemps il était de notoriété publique que les imprimés du parti Toudeh — interdit par loi — étaient tirés à l'ambassade russe. C'était là un sérieux cas d'ingérence dans les affaires intérieures d'Iran. Cependant, nul premier ministre, pas même le général Rasmara, n'a osé mener à fond l'enquête à ce sujet.

Si l'on cherche les responsabilités, selon le vieil adage *Is fecit...*, on court grand risque de sous-estimer un élément qu'on a trop longtemps négligé en Asie et en Extrême-Orient : l'élément local.

Pendant des siècles l'Iran a vécu sous une règle d'or. Toute sa politique, non seulement étrangère mais intérieure, consistait à équilibrer l'une par l'autre les pressions russe et britannique. Les milieux dirigeants en ont retiré des profits substantiels. La masse, elle, a continué de vivre dans la misère.

Entre temps sont survenus des événements considérables : l'émancipation, à la faveur de la première guerre mondiale, de l'Arabie séoudite, la naissance d'un nationalisme musulman, d'une fraternité musulmane, puis la seconde guerre mondiale et, après elle, l'émancipation de l'Egypte, de l'Inde — très proche sentimentalement — de l'Indonésie ; en bref, cette flambée formidable qui a atteint l'Afrique, l'Asie et l'Extrême-Orient, accompagnée de la lutte entre les pays à direction communiste et ceux qui ont cherché leur salut dans la solidarité anglo-américaine. Dans un semblable maelström de forces antagonistes tout peut être tenté, tout peut réussir.

Ajoutez la révélation de plus en plus précise des richesses que l'on a sous la main, que l'on n'a certes jamais su déceler, que l'on ne pourrait même pas exploiter avec fruit, dès maintenant. La connaissance des contrats qu'a su obtenir le roi Ibn Séoud des Américains ; les fautes de l'*Anglo-Iranian*, qui n'a pas su voir à temps la menace ; une misère accrue ; l'absence de réformes réelles et d'ailleurs l'impossibilité de les mener à bien faute de crédits et d'une administration solide et saine, tout cela éclaire la situation actuelle en Iran.

Les Soviétiques ont tiré parti au maximum de ces faiblesses. Ils ont su se servir du parti Toudeh — lequel n'est pas sans posséder des liens avec les « Fedeyans » — pour porter le malaise à son point le plus aigu.

Après l'éviction possible de l'*Anglo-Iranian* et l'octroi au gouvernement iranien du droit exclusif de disposer des ressources pétrolières, Moscou peut-il espérer bénéficier de celles-ci ?

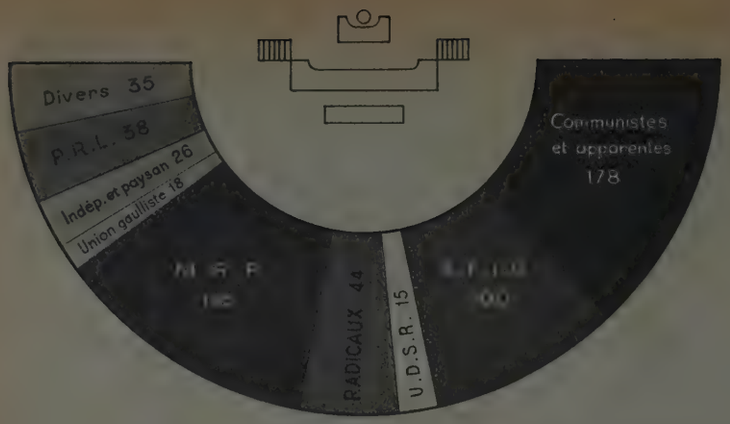
On me faisait remarquer à Téhéran, non sans amertume, que les habitants de la capitale avaient intérêt, il y a quelques années, à importer d'U. R. S. S. l'essence qui leur était nécessaire plutôt qu'à acheter celle que produisait leur propre sol. Entre les champs pétrolifères du Sud et le Nord les communications sont très difficiles, malgré l'existence d'une voie ferrée reliant les ports du Sud à la Caspienne. La circulation ferroviaire est lente et d'un faible débit. Son amélioration est certes possible, mais nécessiterait des investissements extrêmement importants. D'autre part, la construction d'un pipe-line soulève elle aussi un gros problème financier et des problèmes techniques délicats, en raison des accidents du terrain. Par vocation géographique, les pétroles iraniens semblent devoir s'écouler par mer à partir du golfe Persique, ou par pipe-line vers la Méditerranée. Les Etats-Unis, qui reçoivent 40 % des pétroles extraits par l'*Anglo-Iranian*, ont envisagé, en accord avec les Anglais, la construction de cette nouvelle conduite qui, vraisemblablement, pourrait se raccorder à la Tapline évacuant les pétroles d'Arabie séoudite et mise en service il y a quelques mois. Au lieu des quelque 900 kilomètres en terrain montagneux à suivre pour remonter le pétrole vers le nord, le pipe-line anglo-américain n'aurait à couvrir que 300 kilomètres d'un parcours relativement aisé.

VERS UN PARTAGE DES PÉTROLES ?

Le président Hossein Ala reconnaissait que cette solution était la meilleure. Est-ce une simple coïncidence qu'il ait été contraint de démissionner après le rappel glacial des « Fedeyans » à suivre « le chemin de la vérité » ?

Il faudrait admettre dans ce cas que l'U. R. S. S. est décidée à brusquer les choses sur toute la ligne et à prendre des risques hors de proportion, semble-t-il, avec les résultats immédiats qu'elle pourrait espérer d'une mainmise totale sur l'Iran. Il est prématuré de croire qu'elle en soit là. En revanche, qu'elle cherche à prendre tout son avantage sur le plan politique pour préparer, à longue échéance, son expansion dans tout le Moyen-Orient et la désarticulation concomitante du front occidental dans une région d'une importance stratégique essentielle, cela est d'une évidence aveuglante. C'est la suite logique et magistralement exécutée de la conférence de Batoum à laquelle était convoqué le monde musulman.

L'U. R. S. S. a joué et gagné... provisoirement. Anglais et Américains n'ont pas dit leur dernier mot. Les Iraniens non plus. En fait, si la tension actuelle n'était aussi vive, un compromis serait aisé à trouver. Les champs pétrolifères du Sud sont les seuls à être exploités. Nul n'ignore cependant que le Nord de l'Iran contient également des nappes de pétrole qui, pour les mêmes raisons que celles exposées ci-dessus, sont pratiquement inexploitables par les Occidentaux. Une concession jadis avait été accordée à un ressortissant russe. La prospection y fut menée avec une telle mollesse que les droits subsistant sur cette concession sont discutables. L'U. R. S. S. ne les en avait pas moins réclamés en 1946 et en 1947. C'était au lendemain des incidents d'Azerbaïdjan. Le gouvernement iranien, appuyé par Londres et Washington, refusa... La période présente ne semble pas devoir faciliter une transaction sur une matière d'importance capitale comme le pétrole. Le tout est de savoir si l'on n'arrive pas au bout d'une impasse de laquelle chacun sortira comme il pourra. Mais du temps s'écoulera avant d'aboutir à un accord. Du temps... ou une guerre.



LA RÉPARTITION DES SIÈGES ENTRE LES PARTIS POLITIQUES A L'ASSEMBLÉE NATIONALE DONT LES POUVOIRS EXPIRERONT LE 4 JUILLET PROCHAIN.

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE EST OUVERTE...

BILAN D'UNE LÉGISLATURE (1946-1951)

Née en novembre 1946, la première Assemblée nationale de la IV^e^ République, qui succédait aux deux Constituantes, termine une existence sans faste et décevante par bien des côtés. Menacée par le spectre de la dissolution, son existence, cependant, n'aura été abrégée que de quelques mois.

Le procès de cette chambre de 1946, qui, en moins de cinq ans, aura tué sous elle une dizaine de gouvernements, est aisé à dresser. Et pourtant il serait injuste de la condamner en bloc et de méconnaître les efforts accomplis pour remettre sur pied l'économie française mutilée par la tourmente de la guerre et de l'occupation et pour éviter à notre monnaie la glissade vers l'abîme. Cela aussi bien en dépit des troubles sociaux dont a souffert la production que des charges écrasantes résultant de la mise en état de défense de l'Union française contre les menaces extérieures et de la participation effective de la France au Pacte atlantique.

L'Assemblée était née cependant sous de mauvais auspices. Son berceau était marqué du signe inquiétant de ce tripartisme qui régnait en maître dans les Assemblées constituantes.

Faites à la « proportionnelle », et selon la règle de la plus forte moyenne, les élections de novembre 1946 avaient avantagé les partis monolithiques. Elles amenaient au Palais-Bourbon 178 communistes et apparentés tandis que le M. R. P. conservait 165 élus. Mais, les socialistes ayant perdu 25 % de leur clientèle électorale de 1945, jouaient désormais les parents pauvres dans le tripartisme, avec leur centaine de députés.

Ainsi une lourde hypothèque pesait sur l'Assemblée dès son installation. Parti le plus important en nombre au parlement, le communisme revendiquait le pouvoir pour son leader Maurice Thorez, qui, pour la circonstance, s'était fait tout miel et tout sucre dans les interviews qu'il prodiguait à la presse étrangère. L'hypothèque fut heureusement levée en un tournemain, l'Assemblée n'accordant que 259 suffrages à Maurice Thorez contre 337 abstentions hostiles. Le M. R. P. n'ayant pu davantage obtenir l'investiture pour M. Georges Bidault, c'est M. Léon Blum qui devait, en fin de compte, constituer le dernier gouvernement provisoire avant l'élection présidentielle qui, en janvier 1947, allait porter à l'Elysée un autre socialiste, M. Vincent Auriol.

Mûri par l'expérience du pouvoir et conscient du rude effort qui s'imposait au pays, il entreprit, avec un ministère socialiste homogène, de réaliser un programme permettant d'éviter un retour à cette course infernale des prix et des salaires dont il avait mis en lumière la vanité et les dangers. Mais il avait lui-même fixé un terme à son activité, et le tripartisme agonisant allait revivre après son départ, en janvier 1947, avec un cabinet Ramadier à participation communiste, où Maurice Thorez occupait une vice-présidence aux côtés de M. Teitgen. Il appartenait pourtant au même M. Ramadier d'y porter le coup de grâce en « liquidant » les ministres d'un parti dont les élus prétendaient refuser la confiance au gouvernement auquel ils participaient.

Cette élimination salutaire des communistes et leur rapide passage à l'opposition modifiaient profondément l'atmosphère politique de l'Assemblée. Les socialistes, qui précédemment constituaient l'axe de l'ancienne majorité, formaient désormais l'aile extrême de la nouvelle. Or la S. F. I. O. était travaillée par des courants contraires. Devenu parti de gouvernement, et en dépit des responsabilités qui en découlaient pour ses ministres, le socialisme ne se résignait pas aisément à abandonner sa position doctrinale de parti de lutte de classes. Cette contradiction que Léon Blum avait tenté de résoudre — aussi vainement que l'a fait récemment M. Jules Moch — allait se traduire durant la législature par une continuelle valse-hésitation dont les gouvernements successifs devaient être les victimes, M. Ramadier le premier, M. Schuman ensuite, et la plupart de leurs successeurs.

Le glissement politique qui résultait de l'éviction des communistes du gouvernement n'était, du reste, qu'un reflet bien pâle de celui qui allait s'opérer dans le pays et qui s'est exprimé, brutalement parfois, lors des grandes consultations électorales, municipales, sénatoriales et cantonales, qui se sont déroulées durant que siégeait cette législature.

La naissance du Rassemblement du peuple français à la suite du discours retentissant de Strasbourg où, en avril 1947, le général de Gaulle avait condamné sans rémission le régime des partis, était venu bouleverser l'échiquier électoral.

Aux élections municipales de 1947 le R. P. F. s'installait à l'Hôtel de Ville de Paris et conquérait nombre de grandes municipalités, tandis que l'énorme majorité des petites communes revenaient aux modérés, indépendants ou radicaux.

Les élections au Conseil de la République, l'année suivante, confirmaient la poussée gaulliste, notamment au nord de la Loire, tandis que les communistes et le M. R. P. subissaient de lourdes pertes. Enfin un même glissement se manifestait en 1949 aux élections cantonales où les communistes perdaient 147 sièges et les socialistes 150 au bénéfice du R. P. F., des indépendants et des radicaux.

Un « décalage » aussi persistant entre la température politique du pays et celle de sa représentation nationale créait un malaise évident qui aura lourdement pesé sur les dernières années d'une législature dont le comportement se trouvait, de bonne heure, impressionné par des préoccupations préélectorales.

Le manque de stabilité et de cohésion au sein de la majorité nouvelle, comme la chute en cascade des ministères qui en était l'inéluctable conséquence, n'était pas, du reste, sans provoquer de déplorables résultats.

La monnaie était ébranlée, le louis d'or atteignait au milieu de 1948 le cours de 6.000 francs et le 3 % tombait à 65 francs. Les troubles sociaux, sciemment entretenus par l'opposition communiste, les hésitations de l'Assemblée à voter les mesures que réclamaient les ministres responsables de l'ordre public accentuaient le discrédit qui s'attachait à cette chambre introuvable, et l'autorité de la France à travers le monde risquait de s'en trouver sérieusement ébranlée.

A l'issue d'une crise longue et confuse où diverses tentatives ministérielles avaient été brisées dans l'œuf, le président de la République faisait appel en septembre 1948 à un leader radical, M. Henri Queuille, qui s'efforçait de dégager une majorité cohérente et élargie par un programme énergique de redressement national. Déjà l'heure des radicaux avait sonné une première fois pour M. André Marie, mais son gouvernement de large union républicaine — de Léon Blum à Paul Reynaud — s'était heurté à l'hostilité déclarée des socialistes envers les solutions économiques et financières préconisées par ce dernier.

Libéral de tempérament, hostile à la démagogie sous toutes ses formes, M. Henri Queuille s'attela patiemment à sa tâche de redressement et d'apaisement, évitant en souplesse les écueils, mais se dressant résolument contre les menaces d'agitation. La confiance revenait peu à peu. Après un an de pouvoir le louis, en juillet 1949, redescendait à 4.250 francs ; le prix de la vie se stabilisait et les menaces d'inflation s'estompaient, en dépit des lourdes dépenses nécessitées par la lutte en Indochine et par l'œuvre de réarmement qu'imposait à la France la défense atlantique.

N'empêche qu'au retour des vacances 1949 M. Queuille était démissionnaire, M. Daniel Mayer et ses amis socialistes estimant insuffisantes les dispositions prises pour le rajustement des salaires et traitements.

Ce sont encore les socialistes qui disloquaient l'attelage réalisé ensuite par M. Georges Bidault et qui dressaient un barrage contre une nouvelle tentative de M. Queuille.

Plus heureux, M. René Pleven, parti avec le vent en poupe et bénéficiant de la participation socialiste à un ministère d'union républicaine, s'efforçait courageusement de faire face aux mêmes difficultés économiques et sociales qu'avaient connues ses prédécesseurs. Mais les âpres querelles et les remous suscités par la réforme électorale l'obligeaient à démissionner en mars 1951 à son retour de Washington.

C'est finalement à M. Henri Queuille qu'allait échoir, on le sait, la mission de liquider la législature de 1946, de faire aboutir, dans la lassitude générale, une réforme électorale qui n'était certes pas la sienne, en fixant en juin la grande consultation nationale et en limitant aux possibilités du calendrier le programme qui restait à réaliser avant le départ définitif de l'Assemblée.

Et maintenant la parole passe au suffrage universel. Ne préjugeons pas du verdict que vont rendre le 17 juin plus de 24 millions d'électrices et d'électeurs, qui auront tous à cœur, espérons-le, d'exercer le droit de souveraineté que leur accorde notre régime de libre démocratie. Souhaitons que ce scrutin massif dote la France d'une Assemblée plus gouvernable que la précédente et où le souci de l'intérêt national dominera enfin les préoccupations partisanes.

IBIZA

L'ILE LA PLUS ÉTRANGE DE LA MÉDITERRANÉE

PAR JEAN SELZ

L'île d'Ibiza, que 72 milles séparent de Mallorca, compose avec sa petite sœur, Formentera, l'archipel des Pytiuses. Elle s'étend sur 572 kilomètres carrés, dans une position Sud-Ouest-Nord-Est, avec un rivage très découpé dans lequel s'inscrivent trois ports : Ibiza, San Antonio, Santa Eulalia, et vingt-cinq plages de sable, désertes la plupart, et dont la plus belle est celle de Portinaitx, au nord. La plus grande largeur de l'île est de 20 kilomètres. Sa plus grande longueur, 42 kilomètres. Six routes carrossables et quelques chemins terriblement pierreux relient entre eux, à travers une campagne souvent boisée et constamment vallonnée (la plus haute colline, l'Atalaya, ne dépasse pas 475 mètres malgré son nom aux résonances tibétaines), dix-huit villages qui totalisent avec la « capitale » près de quarante mille habitants, chiffre approximatif, aucun recensement n'ayant été fait depuis bien des années et la population étant en augmentation constante (elle a doublé en quinze ans).

La petite Ibiza est fière, fière de posséder une rivière et un évêque. La rivière coule à Santa Eulalia et c'est la seule qui existe aux Baléares. L'évêque habite dans son palais, tout en haut de la ville, entre la basilique et le musée d'archéologie qui contient en poteries phéniciennes certainement plus de richesses que n'en possède le Musée du Louvre. Un évêque, cependant, ce n'était pas assez pour combler les désirs d'Ibiza : elle s'est offert, ces temps derniers, un chef du protocole.

DANS LES RUES D'IBIZA, AUX MURS SI BLANCS SOUS LE SOLEIL QU'ON SE CROIRAIT DÉJA EN AFRIQUE, DES FEMMES VÊTUES AVEC UNE RIGUEUR PRESQUE ISLAMIQUE RENOUVELLENT, EN PORTANT LEURS AMPHORES, LE GESTE ANTIQUE DES PAYS MÉDITERRANÉENS. CI-CONTRE ET A GAUCHE : QUELQUES STATUETTES VOTIVES D'ÉPOQUE CARTHAGINOISE EN TERRE CUITE, DÉCOUVERTES A IBIZA.

Une véritable ville africaine, mais dominée par une cathédrale gothique, vous accueille de ses mille cubes blancs entassés sur le port lorsque vous arrivez à Ibiza, après une nuit en mer que le *J. J. Sister* (construit à Valencia en 1898) n'a pas rendue des plus paisibles. Sur le quai, devant les buveurs d'horchata assis dans leurs fauteuils de rotin à la terrasse du café de Pepé del Bagaj, des guirlandes de jeunes filles se tenant par le bras sont venues au-devant des étrangers qui débarquent. Je n'avais pas revu Ibiza depuis près de vingt ans. Elle n'a pas changé — bien que la guerre civile (« notre guerre », comme disent tous les Espagnols) y ait été d'une tragique violence. Ibiza est toujours l'étrange *isla blanca*, brûlant dans son silence aux heures où le soleil la terrasse, secouée par la fièvre de l'agitation dès que la fraîcheur du crépuscule vient délivrer les poitrines de l'oppression qu'y fait peser le feu du jour. Il y a pourtant des nuits chaudes où le soleil invisible semble continuer d'habiter dans la terre et dans les murs, où beaucoup d'Ibicencos laissent le sommeil les prendre là où ils sont assis, sur le pas de leur porte, où d'autres grimpent avec leur matelas dormir sur le toit de leur maison, où l'odeur d'huile frite qui règne dans les rues devient plus âcre tandis que deviennent plus enivrantes aussi, dans les jardins, les senteurs de la *dama de noche*, dont les corolles ne s'ouvrent et ne répandent leur parfum qu'à la faveur du soir.

Une épaisse muraille entoure la ville haute et la sépare de la ville basse. Avec ses chemins de ronde et ses échauguettes, elle protégeait au XVI[e] siècle les habitants contre les pirates. Commencée sous Carlos I[er] elle fut achevée, en 1585, par Philippe II, qui fit inscrire son nom sur la porte principale, suivi de ces mots orgueilleux : « ... roi très invaincu de l'Espagne et des Indes orientales. » Le roi très invaincu allait cependant, trois ans plus tard, connaître avec son Armada, elle aussi « invincible », une des plus grandes défaites de l'histoire d'Espagne... La ville basse, appelée *la Marina*, s'étale devant le port. C'est la ville commerçante et populaire. La plupart des boutiques se ressemblent, car presque toutes vendent les mêmes choses : des tomates et des poivrons, des sandales en fibre d'aloès et des pots d'argile, des chapeaux de paille et de la sobrasada. Aux plafonds sont accrochés les fromages de chèvre qu'on ne fait qu'une fois par an, au mois de mai ; en novembre il faut les couper avec une hache. On peut acheter des mouchoirs chez l'épicier, et le marchand de cercueils vend des saucisses. A l'extrémité de la Marina, accrochée aux rochers qui surplombent la mer, *la Peña* est le quartier pauvre, le quartier des pêcheurs et des prostituées, avec ses petites rues escarpées dont la sordidité s'accommode mal d'être exposée au dur soleil.

Dans la ville haute résident la bourgeoisie ibicenca et quelques grands seigneurs tels que Miguel de Beistegui, le plus sauvage de cette noble famille mexicaine (et, en partie, très parisienne). Complètement retiré à Ibiza, y vivant seul depuis la mort de sa jolie femme, Miguel de Beistegui habite une élégante demeure, remplie de beaux livres, peuplée de Vierges mexicaines et péruviennes. C'est un homme silencieux et souriant qui a trouvé dans la petite île son parfait univers. A quelque 100 mètres de chez lui, dans la rue Pedro Tur, appuyée au gigantesque bouquet de bougainvillées qui embrasse les palmiers du jardin, se trouve la maison des Tur de Montis, autre grande famille aristocratique, catalane celle-là. La générale Tur, propriétaire de quinze fermes dans Ibiza, y vit presque toute l'année avec son fils Mariano, qui consacre à la peinture le temps que lui laisse la comptabilité des caroubes et des olives, des amandes vertes et des cochons noirs, les grandes productions agricoles de l'île. Mais nul ne penserait que ce jeune gentleman farmer pût s'occuper de telles questions. Avec ses yeux bleus et rêveurs dans son long et fin visage, ses mains délicates, son élégance, Mariano Tur de Montis ressemble à un dandy, mais à un dandy qui, malgré tout, serait peint par le Greco. C'est aussi un véritable artiste. L'exquise et somptueuse installation de la maison des Tur à Ibiza est son œuvre. Les beaux meubles, les riches tissus, les peintures anciennes, les objets précieux et curieux y ont été rassemblés par lui avec un goût très sûr et un sens raffiné de la couleur.

Les Ibicencos sont des gens paisibles, pêcheurs modérés, cultivateurs peu dynamiques, ils laissent tranquillement mûrir aux arbres les fruits de leur principal revenu. Dans les campagnes, presque tous sont propriétaires, et les colliers d'or que beaucoup de paysannes conservent dans leurs coffres témoignent de l'importance de l'olive et du cochon dans l'économie ibicenca. Les fermes, ou *fincas*, d'un style tout particulier à Ibiza, construites par les paysans eux-mêmes, sans l'aide d'un architecte ni même le plus souvent d'un maçon, sont de grands cubes blancs aux minuscules fenêtres dont la façade si élégante comporte une double arcade parfois superposée. Sur les murs constamment reblanchis se détachent, auprès des portes, les guirlandes de tomates vertes qui mûriront l'hiver et les poivrons rouges. Dans les jardins, le cheval des norias tourne autour du puits à l'ombre d'un bananier. Les églises, blanches elles aussi, sont presque toujours fortifiées et leurs créneaux rappellent l'époque où elles servaient de refuges contre les Barbaresques.

Paisibles, les Ibicencos ne le sont pas toujours, à vrai dire. Il existe encore dans l'île, comme en Corse, des haines entre familles qu'entretient, de temps à autre, un mortel coup de couteau. Fiers, susceptibles, jaloux et farouches, les habitants du village de San Carlos ont la réputation de perpétuer ces traditions dramatiques. C'est également à San Carlos que vivait cette paysanne, récemment incarcérée, qui doit répondre devant la justice de la disparition de ses cinq successifs amants. On a retrouvé le couteau qui lui servait à leur exprimer la singulière ardeur de ses sentiments... Enfin on se passionne actuellement pour une histoire d'enlèvement, qui n'est pas la première dans l'île, car les Espagnols d'Ibiza semblent n'avoir pas perdu le goût du romanesque qui a tellement marqué l'histoire et la littérature de la Péninsule.

L'homme le mieux renseigné sur le véritable caractère des traditions ibicencas et sur leur origine, c'est le chanoine Isidoro Macabitch. On rencontre dans les rues blanches d'Ibiza son ombre noire qui avance à grands pas et son nez en bec d'aigle chaussé d'énormes lunettes. Un curieux homme et le plus érudit de l'île, dont il est l'archiviste et l'historien. Il vient d'achever une importante histoire d'Ibiza à laquelle il travaille depuis quinze ans. C'est dire qu'il connaît tout de l'île et comment elle fut tour à tour phénicienne, carthaginoise, romaine et arabe avant de devenir espagnole. Chacune de ces civili-

DRESSÉ POUR LA FÊTE DE SAN JUAN, CE DÉCOR, QUI ÉVOQUE LE DÉBARQUEMENT DE COLOMB EN AMÉRIQUE, SERA BRULÉ LE SOIR EN UN GRAND FEU DE JOIE.

A GAUCHE : L'ANCIEN COSTUME DES IBICENCOS, DONT TOUS LES ORNEMENTS ÉTAIENT EN OR. ON REMARQUERA LES ÉNORMES CASTAGNETTES QUI, MAINTENANT ENCORE, ACCOMPAGNENT LES DANSES.

ECLATANTE, LA LUMIÈRE DÉNUDE CRUELLEMENT LES MASURES LÉPREUSES DU QUARTIER DE LA PEÑA, QU'HABITE UNE POPULATION MISÉRABLE DE PÊCHEURS.

TOUTES LES IBICENCAS, PETITES FILLES OU VIEILLES FEMMES, PORTENT LA NATTE DANS LE DOS.

UN ASPECT DE LA SOMPTUEUSE DEMEURE DE MARIANO TUR DE MONTIS, PEINTRE DE JOLIES FEMMES ET GENTLEMAN FARMER.

sations y a d'ailleurs laissé ses traces : les Phéniciens y ont fait échouer des cargaisons d'amphores que les pêcheurs trouvent encore aujourd'hui, après vingt-cinq siècles, dans leurs filets ; les Carthaginois y ont creusé la nécropole d'Ereso où des fouilles permirent de découvrir d'admirables statuettes votives ; les Romains y ont construit le pont de Santa Eulalia — malgré le Diable, dit la légende, qui s'ingéniait chaque nuit à leur dérober le pilier d'une arche, qui d'ailleurs manque encore aujourd'hui ; les Arabes enfin ont légué aux Espagnols une race qui a donné aux hommes plus d'un trait de leur actuel caractère et aux femmes le côté oriental de leur beauté.

Macabitch s'est également attaché à étudier les croyances et les superstitions des Ibicencos et il se préoccupe actuellement d'un singulier problème : des insulaires d'Ibiza, des hommes, ont prétendu souffrir les douleurs de l'enfantement lorsque leurs femmes mettaient un enfant au monde... Le savant chanoine éclaircira-t-il ce mystère ? Il en est d'autres : des pêcheurs assurent que le petit îlot désert de Tagomago possède *une voix humaine* et qu'on l'entend chanter en passant près de son rivage rocheux...

La coutume du charivari existe encore à Ibiza. Si un veuf s'est remarié trop tôt, au gré des habitants de l'île, on vient, plusieurs nuits de suite, l'empêcher de dormir en tapant sur des chaudrons sous ses fenêtres. D'autres coutumes, religieuses mais héritées du paganisme, font revivre certains cultes antiques comme celui du bélier : une fois par an, chèvres, brebis et béliers, le cou paré de larges colliers de bois décorés, reçoivent la bénédiction et défilent en véritables processions autour des églises. Or, il ne faut pas oublier qu'Ibiza se nommait autrefois *Ebusus*, ce qui signifie île de Baal, le dieu-bélier.

Le jour de la San Juan est un grand jour de fête. Les feux traditionnels — qu'on rallumera cinq jours plus tard pour la San Pedro — prennent à Ibiza un caractère particulier qui semble raviver le souvenir des autodafés de l'Inquisition. Sur les places et aux principaux carrefours se construisent pendant la journée d'immenses bûchers surmontés de mannequins grandeur naturelle. Ici, c'est une Ibicenca avec son costume de fête : longue jupe de soie bleue à petits plis, mouchoir jaune sur la tête et fichu de soie aux épaules. Elle tient dans sa main de carton un éventail — qui ne la protégera pas du feu qui viendra le soir la consumer. Là, c'est toute une scène historique construite avec un soin méticuleux : Christophe Colomb et ses marins débarquant de leur caravelle sur la terre d'Amérique. Ailleurs, le bûcher a pris une forme publicitaire. Il a été offert par la distillerie de l'île qui fabrique la *frigola* (liqueur faite avec les fleurs d'une sorte de thym sauvage). De gigantesques bouteilles de frigola entourées de buveurs sont dédiées à San Juan et aux flammes.... Dans les villages, la tradition a conservé aux mannequins leur obscénité, qui m'avait autrefois tellement stupéfié. Les feux de la San Juan et de la San Pedro prennent alors le caractère véritablement démoniaque d'une fête phallique. Et les petites filles des villages sont les premières à participer à la construction de ces bûchers...

Ces feux, le soir, attirent toute la population surexcitée ; on danse à tous les carrefours au son des haut-parleurs qui déversent à bout portant leurs tangos sur la foule et, à tout instant, des pétards éclatent aux pieds des promeneurs. Les mendiants, eux aussi bien sûr, sont là et aussi les estropiés, tel cet homme qui, faute de pouvoir se tenir sur ses jambes, marche dans les rues à quatre pattes, mais ce n'est pas un mendiant, il est vêtu de façon élégante... Toute l'Espagne exubérante, passionnée de bruit, joyeuse, naïve, fanatique, sordide, resurgit dans ces fêtes qui secouent brusquement de son demi-sommeil la blanche et sereine Ibiza.

A PROPOS D'UN TATOUAGE ROYAL

UN VIEUX MÉDECIN JAPONAIS POSSÈDE UNE ÉTONNANTE COLLECTION DE « GRAVURES SUR PEAU »

Au moment où le roi de Danemark arrivait à Londres, une manière de polémique s'est élevée. Fallait-il divulguer que le souverain s'était fait tatouer lorsque, jeune homme, il servait dans la marine ? A la vérité, la chose n'était pas tout à fait ignorée. Convenait-il d'ajouter que le roi comptait faire raviver par un spécialiste londonien — le roi du tatouage — le dragon fabuleux qui décore sa poitrine ? Ces révélations semblent en tout cas n'avoir causé aucune émotion à Sa très sympathique Majesté Frédéric IX.

L'art du tatouage remonte à l'antiquité. Le mot « art » n'est pas impropre si l'on considère la fantaisie et l'invention que montrent fréquemment ces « gravures sur peau ». Un vieux médecin japonais qui professa à l'Université de Tokio, le docteur Sei-Ichi-Fukushi, a réuni une collection de ces gravures qui est probablement la plus remarquable du monde. Elle comprend trente-huit parchemins de peau humaine tatoués de couleurs éclatantes, certains de la tête aux pieds. Ce sont des legs faits au docteur dont les porteurs de tatouages étaient les amis. La pratique du tatouage est d'ailleurs fort répandue au Japon, et si certains se contentent de modestes ornements sur le dos et les épaules il ne manque pas d'enthousiastes qui ne sont satisfaits que lorsqu'ils sont entièrement recouverts de dessins aux tons violents.

VOICI UN CLIENT QUI SE PLAINT QUE SON BRAS AIT « PALI ». CELA EST PEUT-ÊTRE CAUSÉ PAR LE FROTTEMENT DU VÊTEMENT, QUI AURA FLÉTRI LA COULEUR.

RÉUNIS DANS LE SALON D'UN ÉTABLISSEMENT DE BAINS, CES MEMBRES DE LA LIGUE DES TATOUÉS ÉCOUTENT LE DOCTEUR FUKUSHI. CI-CONTRE : SUZUKI, TATOUEUR RÉPUTÉ, OPÈRE. SES PRIX VONT DE 50 A 70 DOLLARS, SELON L'IMPORTANCE DU TRAVAIL.

Les Japonais se font tatouer fréquemment des sujets ou des personnages religieux. Celui-ci porte sur l'épaule droite Kwannon, la déesse de la Pitié.

L'homme de haute taille qu'on voit a gauche est le chef de la ligue des tatoués de Tokio. Ils aiment a s'assembler aux bains et a comparer les décorations qui ornent leur corps.

★
IL N'EST CLARTÉ
QUE DE PARIS

Il y a cen

par GABRIEL REUILLARD

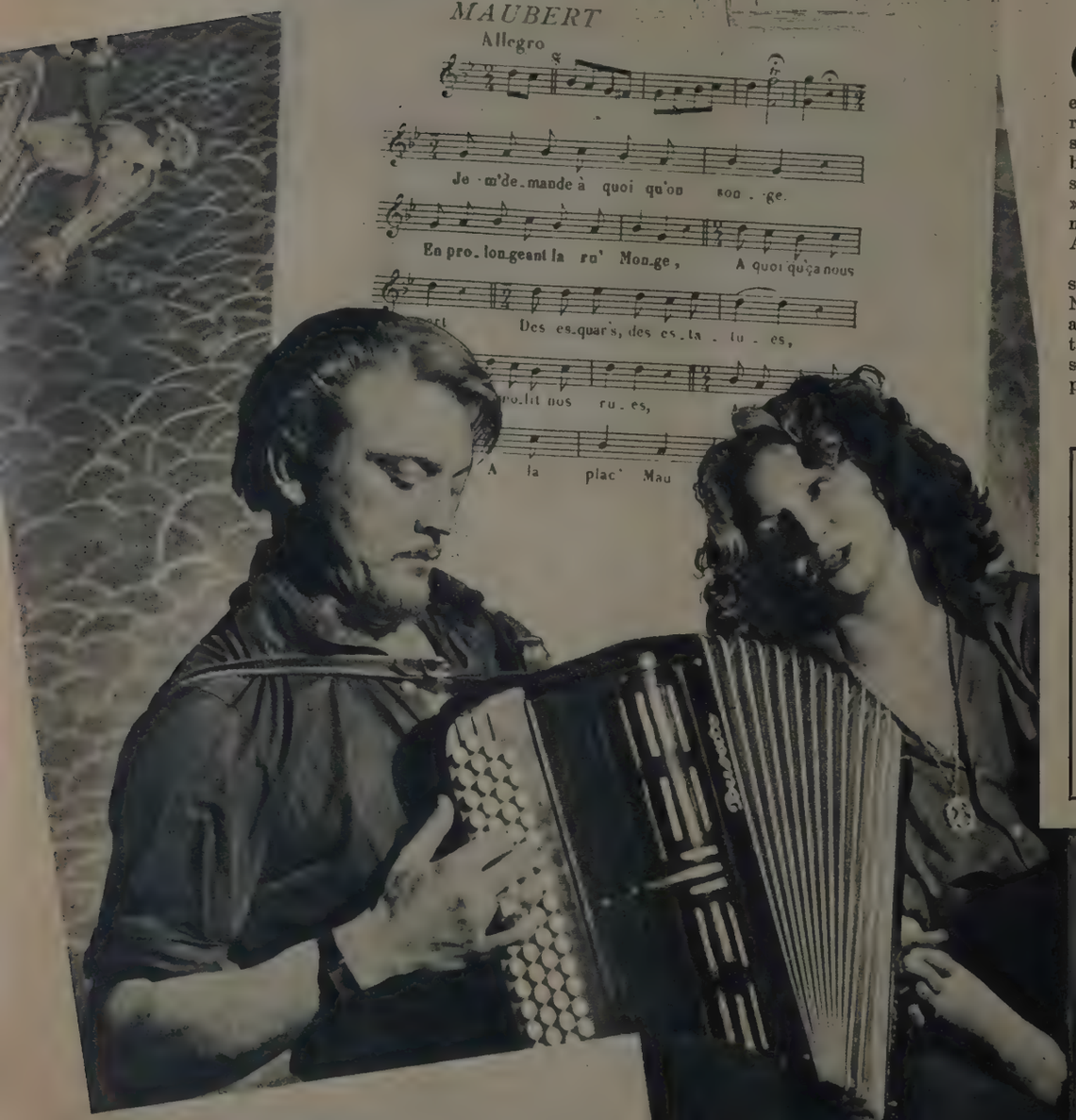
GEORGES COURTELINE le peignait ainsi : « Un chien, deux chiens, trois chiens, des bottes ! un pantalon de velours à côtes que complètent un gilet à revers et un veston de chasse à boutons de métal. Un cache-nez rouge au mois de mai, une chemise rouge en tout temps ; sous un vaste chapeau à la va-te-faire-lanlaire, la tête belle et douce d'un chouan résolu. Le passant, inquiet, s'arrête et interroge : « Bon Dieu ! qu'est-ce que c'est » encore que celui-là ? » Celui-là, c'est Montmartre, Montmartre tout entier, qui prend le frais à la porte, c'est Aristide Bruant. »

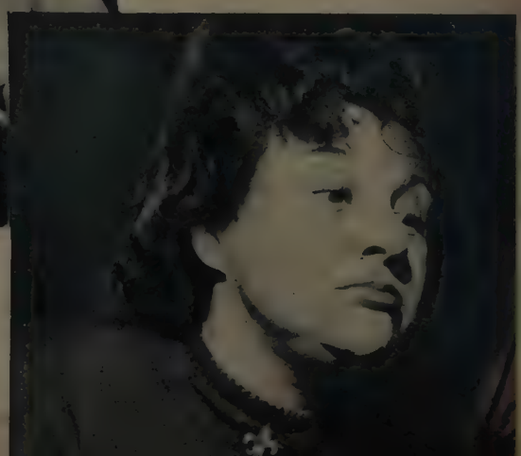
Nous l'avons vu ainsi prendre le frais à califourchon sur sa chaise, rue Saint-Vincent, où il avait son gîte. Nous le vîmes aussi déferler parmi la galopade et les aboiements de ses chiens, son feutre à larges bords voletant par-dessus les haies comme un grand oiseau prêt à se poser, vers le *Lapin Agile*, dont il était propriétaire, pour encaisser ses termes. Par les beaux jours il

★

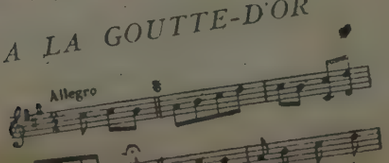
Bruant... son masque glabre entre le large sombrero et le foulard écarlate, ne survit pas seulement par la belle affiche (ci-contre) que nous a laissée son ami Toulouse-Lautrec. Les couplets durement burinés où il chanta les vieux faubourgs de jadis aux murs suintant de misère et leur faune pittoresque ou inquiétante : La Villette et la Glacière, la Goutte-d'Or et la place Maubert, la Bastoche et la rue Saint-Vincent, sont encore sur bien des lèvres. Les jeunes d'aujourd'hui sont sensibles à la prenante mélancolie qui se dégage des œuvres du chansonnier dont on célèbre le centenaire et qu'interprète « Clochette », au son de l'accordéon, dans un bar de ce Ménilmontant qui inspira l'un de ses plus populaires refrains.

A LA PLACE
MAUBERT





A LA GOUTTE-D'OR



ans naissait Aristide Bruant

s'asseyait à la terrasse, gentiment, parmi nous, et contait des histoires. Sa belle voix métallique faisait merveille.

La soixantaine passée il était encore très beau, avec une tête de cabot romantique à la Coppée, son allure martiale, sa parole frondeuse et son air batailleur qui masquait, paraît-il, sa timidité naturelle.

Frédé, le cabaretier du *Lapin*, faisait servir un pichet de vin frais. On trinquait à la ronde, Bruant plongeait dans son passé. Sa bouche narquoise se détendait, son œil pétillait de malice, s'éclairait encore ou rêvait plus loin, dans un horizon sans cesse reculé. Sa vie, qu'il semblait hacher fin, comme pour prolonger le plaisir de l'évoquer parmi des jeunes qui buvaient ses paroles, se déroulait par tranches qu'il assaisonnait suivant son humeur. Son accent grasseyant d'ancien « engueuleur » reprenait du mordant, comme s'il avait accueilli encore la clientèle chic de son cabaret par le refrain célèbre :

Ah ! la la c'te gueul', c'te binette,
Ah ! la la c'te gueul' qu'il a.

Rien ne semblait l'avoir prédestiné, dans une enfance heureuse, à devenir l' « Alighieri des enfers parisiens », comme l'avait baptisé Henry Bauër.

Il naît le 6 mai 1851, à Courtenay, dans le Loiret, d'une famille bourgeoise aisée.

Dès l'école primaire un vieux prêtre mélomane l'initie au solfège, de même qu'au latin et au grec. Entré en sixième au lycée de Sens, il commence des études que des revers familiaux interrompent.

En 1870, à dix-neuf ans, il s'engage dans une compagnie franche, les gars de Courtenay, soixante-dix lurons commandés par un vieux briscard. Ils se battent comme des enragés, mais en pure perte, contre un ennemi supérieur en nombre.

Le lendemain de l'année terrible il arrive à Paris à peu près sans ressources. Il s'y installe tant bien que mal, décidé à « faire son trou », car il est ambitieux. Lié à quelques camarades de bureau, à la Compagnie du Nord, où il est entré comme gratte-papier faute de mieux, il leur confie ses projets et ses rêves. Ah ! le théâtre, où il aimerait qu'on entendît sa voix ! Déjà, seul, sans maître, d'instinct, il compose poèmes et musiques. Les humbles, chantés par Coppée, l'attirent. Il aime se gorger de la mélancolie des faubourgs, des quartiers qui avoisinent la zone : terrains vagues des fortifs, bals de barrière que hante toute une faune suspecte. Il s'assimile leur langage, note leurs expressions. On n'a guère chanté ce monde-là, on ne s'est guère inspiré de cette poésie de traîne-guenilles.

Il ne fait que passer, juste le temps de s'imposer dans les caf'conc' célèbres, l'*Eldorado*, entre autres, mais la prétention des cabots qu'il coudoie le dégoûte vite. L'occasion se présente de se mettre dans ses meubles. Le *Chat-Noir* quitte le boulevard de Rochechouart pour s'installer sur la pente de Montmartre, rue Victor-Massé. Bruant ouvre *le Mirliton* dans le local libre. Son personnage s'affirme : c'est le barde légendaire, au complet de velours et à la chemise écarlate.

Ses « engueulades », ses poèmes, ses chansons trouent la nuit comme des mitraillades. Les échos s'en répandent. Cela devient une mode dans le beau monde de s'entasser le vendredi — soir de gala — pour se faire rabrouer devant un bock à 100 sous, s'il vous plaît ! — plus de 1.000 francs d'aujourd'hui — dans sa boîte pleine chaque soir.

Paysages de Raffaelli que tachent à l'horizon les mouvantes fumées des usines, où se déroulent en gestes violents comme des couleurs de chromos les épopées aux types démodés aujourd'hui, mais restés classiques grâce à lui : la gigolette et son souteneur, le chifortin, le flic, le toucheur de bœufs à casquette à pont qu'on croisait autrefois aux environs de La Villette, la blanchisseuse de Gennevilliers, avec son lourd panier au bras qui déhanche sa marche, le collignon de l'Urbaine, en chapeau viré, le croque-mort qui sort de Pantin, le gigolo à rouflaquettes du boulevard de Grenelle, le chourineur de la Bastoche. Il se faufile partout, court les bastringues, les théâtres de quartier, s'assied, les samedis soirs, au poulailler de Belleville, près des « dos » qui exhibent leur pantalon « minc' des g'noux et larg' des pattes ». Il semble partout à la fois. Il s'emplit les yeux, les oreilles, le cœur ; il fait provision de décors, de types et d'images ; il s'imbibe de cette atmosphère équivoque où vivent ses héros familiers pour nous la restituer en des poèmes qui sont comme d'alertes croquis enlevés à la pointe du crayon et dont on ne rencontre l'équivalent pour le pathétique qu'ils dégagent que dans les dessins de Steinlen ou de Poulbot, aux marges des belles éditions qu'en a faites Eugène Rey.

Les artistes, les lettrés les plus délicats ne s'y trompent point. France, Barrès, Coppée, Schwob, Rochefort, Lemaître et Vailhade le saluent comme un grand artiste.

Et après la littérature, la peinture, avec la célèbre affiche de Lautrec, les lithos de Willette, etc.

Coppée, qui patronne « son ami » à la Société des Gens de lettres, donne le ton en 1892 : « Je fais grand cas de l'auteur de *Dans la rue*, et je le tiens pour le descendant en ligne directe de notre Villon. Rien de livresque ni d'artificiel dans ses vers d'un jet si naturel, d'un accent si populaire. En sortant de « la chambre des » horreurs » de son livre on emporte cette pensée, triste et consolante à la fois, que le vice et le crime connaissent la souffrance et que les monstres sont à plaindre. Ce poète, sincère jusqu'au cynisme, mais non sans tendresse, cherche son inspiration dans le ruisseau, mais il y voit aussi briller un reflet d'étoile, la douce pitié. »

Il avait épousé la belle artiste Tarquini d'Or, illustre Carmen qui fit d'autres créations mémorables à l'Opéra-Comique.

Il s'était retiré à Courtenay après fortune faite. Il y vivait paisiblement, en châtelain. Dufrenne et Varna finirent par le décider à venir chanter à l'Empire une dernière fois, où, plus que septuagénaire, il remporta encore un triomphe.

Il devait mourir quelques mois plus tard (11 avril 1925).

Ce chantre des révoltés, ou plutôt des inadaptés, avait, comme nous l'avons rappelé, fait vaillamment le coup de feu en 1870. Il était resté patriote. Il avait composé la *Marche du 113e de ligne*, son régiment. Dans la seule préface qu'il ait jamais écrite, pour *Dans la rue*, recueil de poèmes et de chansons, il s'attendrit à la vue du clocher à l'ombre duquel il grandit et du cimetière où dorment ses ancêtres. Sa pensée va plus loin, vers un autre cimetière où son fils, « officier d'élite qui a fait preuve, en toutes circonstances, des plus belles qualités de bravoure, de sang-froid et de conscience », repose à l'ombre du drapeau.

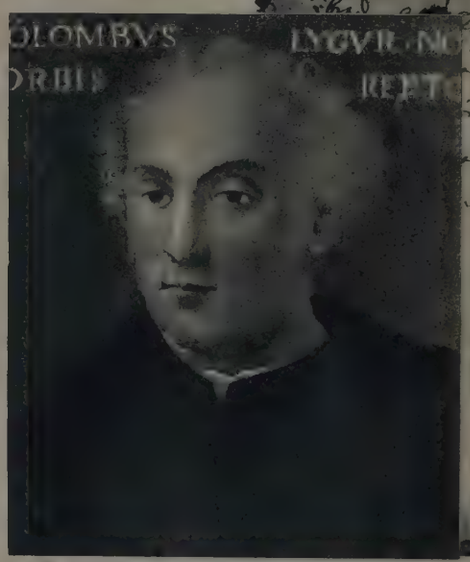
Ça, c'est Montmartre ! proclamait Courteline en traçant le portrait d'Aristide Bruant.

C'est Montmartre et bien plus : c'est la France tout entière, gouailleuse et tendre, passionnée, tour à tour frondeuse et sentimentale, mais qu'on retrouve éternellement pareille aux jours d'épreuve, dressée d'un seul élan — et d'un seul bloc — pour la défense de son sol et de sa liberté.

GÊNES COMMÉMORE CHRISTOPHE COLOMB

DÉCOUVREUR DU NOUVEAU MONDE

LA LETTRE CI-CONTRE, DATÉE DU 2 AVRIL 1502 A SÉVILLE, EST ADRESSÉE AUX TRÈS NOBLES SEIGNEURS DU MAGNIFIQUE OFFICE DE SAN GIORGIO. COLOMB Y RECOMMANDAIT SON FILS BIEN-AIMÉ DIEGO AUX PROTECTEURS DE CETTE CÉLÈBRE BANQUE AVEC LAQUELLE IL EUT DE CONTINUELLES RELATIONS.



LE PORTRAIT DE GAUCHE EST ATTRIBUÉ A GHIRLANDAJO, L'AUTRE VIENT DU MUSÉE GIOVIANO DE CÔME.

POUR commémorer le cinquième centenaire de la naissance de Colomb, la ville de Gênes, qui passe à bon droit pour sa patrie, a organisé une exposition qui s'est ouverte le 12 octobre 1950 et qui se terminera à l'automne prochain. Elle est présentée dans le palais de Saint-Georges, ancien siège de la célèbre banque du même nom, avec laquelle Christophe Colomb était en rapport au moment de ses découvertes. Sous la direction du professeur Paolo Revelli, président du Centre d'études colombiennes, un groupe d'érudits italiens et étrangers ont réuni un ensemble de documents des plus intéressants composé d'autographes de Colomb, de pièces d'archives, de cartes et de portulans, de souvenirs de voyages, de portraits et de livres illustrés qui évoquent la mémoire du glorieux navigateur.

A cette occasion, la municipalité de Gênes, dont le maire est le professeur Gelasio Adamoli, a eu l'heureuse idée d'inviter à un congrès international, qui s'est tenu il y a quelques semaines, des savants de tous les pays afin qu'ils puissent confronter leurs opinions et jeter par leurs travaux un jour nouveau sur des questions demeurées encore obscures. La séance d'ouverture eut lieu dans le palais de l'Université, bâti au début du XVII[e] siècle, et des discours furent prononcés par le ministre de l'Instruction publique, par le maire, M. Adamoli, par le recteur, M. Carlo Cereti, et par les organisateurs scientifiques du congrès, MM. Revelli et Rosso. La parole fut donnée aussi aux délégués des seize nations représentées.

D'importantes communications furent faites et les débats ont attesté un souci évident d'élucider certains problèmes relatifs à la vie de Colomb, à sa mystérieuse signature, à ses voyages, aux cartes, à la navigation, aux théories de celui qui a été regardé par les uns comme un aventurier audacieux et par d'autres comme un mystique.

Cet aspect religieux de son génie et son profond sentiment de l'humanité lui ont donné un tel caractère d'universalité que dans cette manifestation internationale on a songé à émettre la proposition de le canoniser. L'idéal qu'il s'efforçait de réaliser, tant dans ses études scientifiques de cartographie, d'astronomie, de navigation, d'instruments d'optique, et l'influence qu'il exerça sur la conception du monde de la fin du moyen âge et de la Renaissance suffisent à expliquer l'enthousiasme persistant jusqu'aujourd'hui pour celui qui, en cherchant la route des Indes à l'ouest et en découvrant les Antilles, fraya la voie aux explorateurs du siècle suivant.

MODÈLE DE LA « SANTA MARIA », LA CARAVELLE QUI PORTAIT A SON BORD CHRISTOPHE COLOMB.

La nouvelle de ses voyages extraordinaires a provoqué de son temps un retentissement considérable qui dure encore actuellement. Le congrès a décidé de fonder un Institut colombien dans lequel seraient étudiés les civilisations pré-colombiennes d'Amérique, les mœurs des Indiens, la société scientifique et le milieu politique des cours de Castille et d'Aragon, la culture de Colomb, les points énigmatiques de sa vie et de ses entreprises. Cette décision a été prise lors de la clôture du congrès, laquelle fut honorée de la présence du président de la République, au palais Doria-Tursi, siège de la mairie.

S'il était permis de formuler un vœu, on souhaiterait de voir réunis les tableaux et les œuvres d'art se rapportant à Christophe Colomb et à son temps. Le magnifique catalogue de la *Mostra Colombiana internazionale* témoigne de son abondance en pièces d'une haute valeur pour les spécialistes. Mais le grand public désire des manifestations plus spectaculaires. Si l'on veut tenir compte de ses aspirations, ne conviendrait-il pas d'étudier l'éventualité, dans l'Institut colombien, d'un petit musée qui, à défaut des documents originaux, présenterait une quantité de reproductions de peintures, de gravures, de sculptures et de médailles se rapportant à Colomb et à son époque, tant en Italie qu'en Espagne ?

Ainsi, à une manifestation scientifique s'en joindrait une autre, plus populaire, mais qui n'en serait pas moins éloquente et vivante.

ANDRÉ BLUM,
conservateur au Musée du Louvre.

FÉRUS DE NOUVEAUTÉ

LES ÉTATS-UNIS S'ENTHOUSIASMENT POUR L'ART ABSTRAIT

par MARCELLE BERR DE TURIQUE

UN torrent d'art abstrait (1) déferle aujourd'hui sur les Etats-Unis, qui, assez fiers, semble-t-il, de cette production, s'en laissent imprégner comme une éponge. Ce phénomène saisissant me paraissant imputable à des raisons qui débordent de toute part le domaine esthétique, je voudrais tenter d'en faire une analyse succincte.

Il ne sera pas question ici d'attaquer ou de défendre l'art abstrait en soi, mais d'expliquer pourquoi cette forme d'art, qui a vu son premier épanouissement en Europe, il y a quarante ans, sous les huées du public, s'impose à présent, avec près d'un demi-siècle de retard, de l'autre côté de l'Atlantique et y fait fortune.

Depuis cent ans et plus les artistes du Nouveau Monde sont venus travailler en France. Outre que la vie s'y révélait facile et peu coûteuse aux possesseurs de dollars, on pouvait admirer les plus beaux tableaux du monde à tous les coins de rue de Montmartre ou des Boulevards, et les lions du jour, les grands chefs d'école autour desquels on se battait, se laissaient volontiers aborder. Tout changea peu à peu. Au fur et à mesure que notre patrimoine artistique s'en allait aux Etats-Unis il n'était plus indispensable aux Américains de traverser l'Océan pour se trouver en face d'un Cézanne, d'un Renoir, d'un Picasso ou d'un Matisse. Simultanément la vie devenait plus dure, cependant que les artistes, à New-York comme ailleurs, se multipliaient dans tous les milieux et que pour la plupart d'entre eux un voyage et un séjour en Europe ne paraissaient pas envisageables. Sur ces entrefaites les persécutions hitlériennes et les méfaits de la guerre de 1940 provoquèrent l'exode de quelques-uns de nos meilleurs artistes, qui furent accueillis à bras ouverts en Amérique et s'y installèrent, sinon définitivement, du moins pour longtemps. Ainsi la jeunesse admiratrice de l'art européen, de l'art français surtout, reçut-elle ses grands hommes à domicile. Les œuvres d'abord, les hommes ensuite (sans parler des importantes expositions organisées par les musées et les marchands après la guerre, et qui comblaient les laeunes), tout leur était livré franco de port. Ils se jetèrent sur cette pêche miraculeuse avec un enthousiasme, une ferveur et une avidité assez touchants. Ensuite ils se mirent à manipuler toutes les formes d'art que l'Europe leur proposait, ayant la sensation qu'on venait de leur remettre les clés du royaume.

Mon propos est de démontrer que l'art abstrait était prédestiné à devenir, pour un temps du moins, l'art national des Etats-Unis. L'Américain ouvre les bras à la nouveauté, accueille le changement avec ivresse, est animé à l'égard de son prochain d'une bonne volonté sans réticence et semble toujours dire devant une aventure en perspective : « Pourquoi pas ? » La politique des musées à l'égard des jeunes peintres aux Etats-Unis reflète absolument cet état d'esprit.

Les musées de chez nous s'occupent d'art avec un grand A, mais assez peu des artistes. Ils se sentent surtout responsables à l'égard de l'avenir et des générations futures. En principe ils n'abritent ou ne montrent — erreur n'est pas compte — que ce qui semble avoir fait ses preuves. Nos augures ne se décident qu'avec circonspection, et quand les jeux sont presque faits.

Outre-Atlantique, par contre, ceux qui président aux destinées de la peinture contemporaine paraissent ne pas avoir une minute à perdre et s'inquiètent beaucoup du sort des jeunes artistes. Ils considèrent que le musée a son rôle à jouer dans l'acceptation de l'artiste par la société et qu'il s'agit de donner à chacun sa chance... ou sa pitance. Les Français laissent décanter. Les Américains secouent l'alambic et s'embarrassent au minimum des décrets de l'avenir.

Autre différence avec nos habitudes : alors que nos musées se tiennent le plus possible à l'écart du commerce des œuvres d'art (la tradition veut que chez nous les « officiels » évitent tout contact avec le négoce), il m'a semblé clair qu'à New-York musées, marchands et amateurs collaboraient parfois étroitement dans le dessein de lancer des jeunes artistes, manière de concevoir ses obligations sociales extrêmement intéressante et louable, mais aux antipodes de nos façons de procéder. Ajoutons que pour attirer le public dans leurs enceintes les musées emploient, aux Etats-Unis, des méthodes nettement influencées par les « affaires ». Ils ont un service de propagande, des entrées toujours libres, des conférences régulières, fréquentes et gratuites et d'excellents concerts, gratuits également.

Les musées, ou fondations d'art, aux Etats-Unis, sont essentiellement didactiques. Souvent même une école leur est attenante. Au musée de Philadelphie une vaste partie du sous-sol est consacrée à l'enseignement de l'art sous toutes ses formes. Il s'y trouve même une salle où le public est invité, sous la conduite d'un conseiller, à essayer ses talents de peintre ou de dessinateur.

Ce souci éducatif est même parfois poussé jusqu'à la manie, avec une candeur qui, pour être touchante, n'exclut pas toujours le ridicule. C'est ainsi qu'au musée d'Art moderne de New-York la section éducative tient le milieu entre la crèche surréaliste et la garderie d'enfants modèles. Là, le dimanche, dans un local fort bien équipé à cet effet, entre les murs aux couleurs gaies, devant des pupitres confortables et perfectionnés, munis d'un attirail complet, sous la surveillance de moniteurs ou de monitrices dûment entraînés à stimuler le génie pictural de la jeunesse, tout un petit monde armé de pinceaux jusqu'aux dents s'exerce à la « barbouille ».

Cette préoccupation constante de faire l'instruction des masses — et qui peut conduire, par excès de zèle, comme on vient de le voir, aux aberrations — se décèle aussi dans la manière dont le Museum of Modern Art choisit les œuvres qu'il acquiert, ne se basant pas uniquement sur la qualité picturale ou sculpturale de ces œuvres, mais au moins autant sur le « parfait échantillon du genre » qu'elles représentent. Point de vue parfaitement défendable si nous voulons considérer l'art sous son angle historique et le musée comme dépôt d'archives documentaires.

Ce qui importe en effet beaucoup aux Américains, c'est de pouvoir classer la tendance. Ils aiment la précision. Ils apprécient la qualification, la classification et les schémas. L'insaisissable les intéresse, voire les passionne, pour autant qu'ils sont convaincus de pouvoir le cerner, lui faire livrer son secret, l'enfermer dans des formules.

Durant mon séjour à New-York j'entendis le dialogue suivant, échangé dans une exposition de peinture, entre une très jeune fille et un camarade qui s'informait de son activité :

— Quel genre de peinture faites-vous à présent ?

— De la peinture abstraite, légèrement surréaliste et rehaussée d'automatisme.

Son interlocuteur parut enchanté. Il savait à quoi s'en tenir.

Un tel besoin de mise en forme verbale provient de causes profondes sur lesquelles je voudrais projeter la lumière : il ne s'agit de rien moins, aux Etats-Unis, que de parler le même langage sur toute l'étendue du territoire. Préciser pour clarifier, clarifier pour se comprendre, se comprendre pour mieux s'unir. Tout semble mis en œuvre aujourd'hui pour donner aux milliers d'artistes travaillant dans l'ensemble de la Confédération le sentiment d'appartenir à un même pays, de jouir des mêmes droits et avantages, de bénéficier d'une même sollicitude et des mêmes facilités d'étude d'abord, d'expression ensuite. Cette tâche immense est apparue récemment aux Américains comme d'importance nationale, et rien n'est négligé pour la mener à bien.

Des camions remplis d'œuvres d'art, d'art moderne surtout, roulent par tout le pays, couvrant ainsi et continuellement une superficie deux fois plus grande que celle de l'Europe, pour installer dans les cités les plus reculées des expositions admirablement organisées et apporter la bonne parole et la nourriture artistique à ceux qui en sont avides.

Ce besoin qu'éprouvent les Américains de créer un lien entre leurs artistes ne provient pas seulement d'un sens social très développé, mais d'une prise de conscience d'un art américain *à créer*. Nous assistons actuellement à la naissance d'un nationalisme artistique *voulu*, en attendant d'être *justifié*. Or l'art abstrait, ensemble de signes autour desquels un enseignement récent a rallié toute une jeunesse avide de sortir de l'ornière, fait l'affaire du moment.

Cette poussée de chauvinisme est accompagnée, comme il se doit, d'une tendance à rejeter l'influence étrangère, et surtout celle de la France, comme étant la plus puissante et la plus encombrante. Dans certains milieux remuants il s'agit de prouver : *a)* que les Américains possèdent un art spécifique et valable ; *b)* que cet art n'est point retardataire ; *c)* que la France n'est plus, pour l'instant du moins, à la tête des arts dans le monde.

Or, tandis qu'en Russie la crise de nationalisme produit un art *vériste*, l'aventure nationaliste aux Etats-Unis est *abstraite*, en dépit du fait que les derniers grands noms de la peinture et de la sculpture, tels que Fernand Léger, Raoul Dufy, Chagall et Lipschitz, pour ne citer que ceux-là, qui se sont installés outre-Atlantique et y ont séjourné longuement, ne font pas d'art abstrait.

L'art abstrait était, me semble-t-il, exactement ce qu'il fallait à l'Amérique d'aujourd'hui pour croire à ses muscles de peintres et de sculpteurs. Il représente pour eux un langage *commun* de signes souvent vidés de cette force qui en faisait autrefois une nécessité, mais non encore dépouillés de prestige et propres à niveler, à rallier, à unifier le champ artistique du pays. C'est l'aventure dans la sécurité.

Il va sans dire que les artistes figuratifs offrent une active et amère résistance à ce courant. Ils détestent le nationalisme, se refusent à jeter par-dessus bord l'influence européenne, insistent sur l'importance de la tradition et vont jusqu'à soutenir que la présence des peintres français sur leur sol ne suffit pas et qu'il faut qu'un artiste ait respiré dans sa vie l'air de la France à plusieurs reprises. D'excellents artistes se trouvent parmi eux, mais ils n'ont pour les défendre que leur pinceau ou leur ciseau. Outre que l'académisme sévit aussi dans leurs rangs comme dans le camp adverse, la littérature n'est pas de leur côté, ni la propagande.

Je n'ignore pas qu'il existe en Amérique un art surréaliste très poussé et très apprécié, dont la vogue est liée à l' « épidémie de psychanalyse » qui sévit dans le Nouveau Monde, ainsi qu'un art naïf — peut-être le plus intéressant de tous — qui a ses amateurs et autour duquel on mène également grand tapage. Je n'oublie pas non plus la vieille garde fulminante et tonnante qui en tient toujours, là comme ailleurs, pour la représentation méticuleuse et sentimentale, parfois en trompe-l'œil, de la nature et des objets et jette l'anathème sur tout le reste. Malgré tout, le fait saillant, le fait du jour aux Etats-Unis n'en demeure pas moins l'*abstraction*. L'abstraction, cri de libération poussé dans notre Vieux Continent conservateur. L'abstraction née dans les cerveaux et les cœurs d'artistes traditionnels et figuratifs, mûrie dans une atmosphère de réprobation et de rire général et qui emportait au départ un tonus explosif exceptionnel.

Aujourd'hui l'art abstrait coule aux Etats-Unis sans obstacles et sans barrages, d'une eau large, tranquille et monotone. Est-ce dans ce courant qu'un cultivateur du Texas ou une octogénaire de l'Oklahoma puiseront le germe du renouveau et donneront la preuve d'une sève originale et nationale ?

(1) Le lecteur me pardonnera d'englober *inexactement* — mais pour plus de commodité — dans ce terme l'art non-figuratif et celui dans lequel le sujet est complètement absorbé par sa transposition.

« L'HOMME A LA PEAU DE LOUP »

HENRI POURRAT sait tout ce qu'on peut apprendre à se promener seul sous les nuages, en tête à tête avec un vieux pays. Il sait profondément ce que c'est qu'aimer une terre, une montagne, un coin de ciel au point qu'une intime communication s'établisse entre les choses de la nature et le cœur de l'homme. Pour cet Auvergnat — il a passé toute sa vie dans sa ville natale d'Ambert — rien n'égale la joie de se sentir en montagne. C'est d'elle qu'il tirera mille choses insaisissables qu'il mettra dans ses livres.

L'œuvre d'Henri Pourrat a rassemblé tout un trésor de légendes de sa province. On en trouve un beau choix, notamment dans le cycle de *Gaspard des Montagnes*. Car les monts d'Auvergne et leurs landes herbues, les forêts et les halliers ont engendré au cours des siècles dans les imaginations tout un peuple féerique. Des histoires de brigands, des vols d'enfants ou de trésors se mêlent aux aventures des génies et des sorciers. Ce folklore, si l'on y est attentif, déborde le cadre d'une région et révèle des affinités avec la poésie universelle. Un jour, en songeant aux loups-garous, qui sont des êtres possédés que l'on délivre de l'esprit mauvais en faisant couler leur sang d'une blessure, Henri Pourrat a reconnu la légende de Siegfried. Il s'est aperçu que les Auvergnats racontent des histoires que l'on retrouve dans les *Nibelungen* ; et que du fond de la vallée d'Ambert on peut explorer les plus vieilles traditions européennes. Il y revient aujourd'hui, comme si le loup-garou se tenait derrière lui depuis qu'il écrit, ses yeux de fou dardés sur le papier que noircit la plume. Oui, Pourrat continue d'y songer : « Du loup-garou, écrit-il, on disait qu'il reprenait forme humaine si on parvenait à le blesser entre les yeux, de manière à lui faire répandre trois gouttes de sang. L'histoire de Parsifal l'enseignait déjà : dès que son sang coule, l'homme s'éveille à l'humanité et échappe à la bête. Symbole ou leçon ? »

Je détache ces lignes du dernier livre de notre auteur : *l'Homme à la peau de loup* (Ed. Victor Attinger). Des contes ? Autant que vous en voudrez. Il y a tous ceux dont le meneur de loups est le héros. Le meneur de loups est un homme étrange, qu'on rencontre la nuit plutôt que le jour, et qu'on voit surgir dans une lueur, au plus noir de la forêt. Tel celui qui était apparu un soir à ce paysan qui traversait les bois. La lueur était celle d'un feu, et auprès du feu il y avait le curieux homme — connu pourtant dans le village — mais qui se trouvait cette nuit-là en compagnie de cinq loups assis autour de lui, comme pour se chauffer aussi. Que faisait le meneur de loups ? Certains disent qu'il menait les loups au diable : c'étaient des âmes. Autant de loups menés, autant de pièces de cent sous il trouvait sous son chevet le lendemain matin. Pourquoi le feu cependant ? Le folklore est plein de mystères. Il y a encore l'histoire du loup qui escorte le voyageur attardé, à moitié perdu dans la nuit : que l'homme se garde d'un faux pas, il serait la proie de la bête ; et puis, quand il sera rentré au gîte, qu'il n'oublie pas de payer son suiveur d'un morceau de pain ; le loup lui jetterait un sort. C'est arrivé, dit-on : un homme qui avait claqué la porte au nez du loup est tombé tout raide aussitôt ; tout a fini par un grand hurlement dans la nuit, et l'on a retrouvé sur le seuil trois gouttes de sang. Qu'y a-t-il au fond de ces histoires ? De quelles fioritures la légende ancienne s'est-elle ornée en passant de bouche en bouche ? C'est ce que Henri Pourrat essaie de démêler.

Ce sont mille questions qui se posent. Y a-t-il eu des possédés, des envoûtés, qui se prenaient pour des bêtes, qui se comportaient comme elles et que les bêtes respectaient ? Y a-t-il eu des hommes-loups ? Ils ne seraient pas incomparables aux hommes-tigres ou aux hommes-panthères, dont on entend aussi bien parler chez certains peuples d'Asie et d'Afrique. Et dans les montagnes d'Auvergne les montreurs de loups qui couraient la campagne n'ont-ils pas pu être, à l'occasion, des meneurs de loups, impliqués dans une étrange aventure dont les contes que nous venons d'évoquer seraient l'expression mystérieuse ?

Où finit l'homme, où commence le loup dans ces personnages fantastiques ? Au point de départ il y a un être humain qu'une peau de loup couvre et déguise, comme cela s'est vu dans les âges les plus anciens. Henri Pourrat nous parle des initiés d'Isis, cite des exemples tirés de Pline et de Varron : au cours de la célébration de certains mystères ces hommes seraient devenus loups bel et bien — quoique Pline ne veuille pas y croire.

Pourquoi en loup, dira-t-on, plutôt qu'en une autre bête sauvage ? C'est que le loup est la figure même de la fureur et de la férocité. Il représente la colère parmi les sept péchés capitaux. Ses yeux surtout ont toujours fait peur : deux soupiraux d'enfer, deux lueurs vertes, qui font la nuit démoniaque. Il est normal qu'on ait parlé de loups-sorciers. Dans tous les cantons on connaît l'homme-loup, le varou, le loup-garou, la bête bigorne, le bisclavaret, la bête noire, la galipode en Poitou, la galipote en Auvergne. Aucune imagination n'a mieux travaillé le peuple ni fait naître plus de contes.

Ainsi court la plume d'Henri Pourrat. Ainsi noue-t-il un conte à l'autre comme ferait plus d'un vieux de son pays, qui en aurait long à nous dire. Le soir tombe qu'il parle encore. Des bandes de loups ont passé, et c'est comme si l'on avait entendu sur la route le cheminement de leurs pattes. Il n'est rien cependant que Pourrat lui-même imagine. Il fait revivre les légendes de jadis pour les interroger. Ses questions n'obtiennent guère de réponses et nous laissent au bord du mystère. Mais après que ce conteur s'est fait entendre sa campagne est hantée des fantômes qu'il a fait renaître d'une humanité de caverne et de magie noire.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

RENCONTRE AVEC JAN DE HARTOG

CE que je connaissais de lui était extrêmement disparate. C'était, à vrai dire, ce qu'en pouvait connaître tout Parisien. Deux pièces et deux romans : *Maître après Dieu* et *Mort d'un rat*, qu'on joue toujours au théâtre Gramont ; *Jan Wandelaar* et *Stella*, qui vient de paraître. Les deux pièces ne ressemblaient pas aux romans ; les romans n'avaient pas beaucoup de points communs. Bien plus : de *Maître après Dieu* on avait tiré un film ; je n'étais pas encore allé le voir, mais j'avais aperçu la silhouette de Pierre Brasseur à l'époque où il le tournait dans les studios de Joinville et celui-ci ne me paraissait pas du tout correspondre au personnage. Je savais encore que Jan de Hartog était très jeune, qu'il cachait seize pièces en tout dans ses tiroirs, et qu'il fuyait toutes les interviews.

Je savais aussi que je me ralliais, à son sujet, à la formule de Francis Ambrière : « Un de ces auteurs chez qui l'on demeure assuré de trouver un homme. » Enfin l'homme m'avait dit lui-même au téléphone : « Vous me reconnaîtrez facilement : je ressemble à un cochon endormi » ; ce qui avait attiré cette rectification de Pierre Javer : « En réalité, c'est le type même du géant flamand. »

La seconde définition était la plus exacte. A mes premières questions mon interlocuteur déclara qu'il n'avait pas du tout envie de répondre. Nous parlâmes de navigation et il me montra les photographies du bateau qu'il vient d'acheter — au grand dépit du directeur du musée de la Marine des Pays-Bas : celui-ci voulait le transformer en demeure-musée — Hartog a fait rééquiper la coque et compte sur elle pour assister, dans un an, à la prochaine première d'une de ses pièces à New-York. De là nous passâmes au Zuyderzée, où s'écoula l'enfance de Jan de Hartog ; le samedi soir il y écoutait les récits des « menteurs » : quelque chose qui devait ressembler aux improvisations des paysans provençaux de Giono. D'où, peut-être, naquit l'identification très précise qui existe chez lui entre l'art et le mensonge... à moins qu'il ne s'agisse là d'un de ses paradoxes. Ses autres paradoxes sont qu'il n'y a pas d'idées dans *Mort d'un rat* ; qu'il ne comprend pas pourquoi on l'accueillit en héros quand il quitta la Hollande, au cours de la guerre, afin d'aller se battre en Angleterre ; que la littérature est le moins fatigant des métiers parce qu'on est obligé de dicter si l'on veut que le récit conserve une allure naturelle. Puis il m'entretint de l'île de Wight, où il se maria et vécut ; de ses expériences d'acteur, dont il ne semble pas conserver un souvenir émouvant. « Nous étions sous l'uniforme, explique-t-il, et cela nous valait toutes les indulgences. » Il me parla encore de Clamart, où il habite actuellement, et des quais de la Seine, où il compte bientôt amarrer son bateau. Et de l'Angleterre. Et de son chien, qui pleure au commandement. Et de l'Amérique. Et de la littérature hollandaise et des éreintements scandalisés que lui infligea la critique.

Donc Jan de Hartog prétend qu'il a trente-sept ans et en paraît trente, tout au plus. Ses débuts : les bateaux de pêche et les remorqueurs de haute mer. Puis cinq romans policiers, dont je n'ai pas noté les titres, mais qui me paraissent dignes de la série noire : « pour se faire la main ». Puis *Jan Wandelaar*. Hartog assure que *Jan Wandelaar* n'est autre que la forme prise spontanément par un manuel de remorquage pour lequel il était payé à la ligne et qui fit protester bien haut son éditeur. Quoi qu'il en soit, cette énorme épopée devait connaître un immense succès populaire dès sa parution : des centaines de milliers d'exemplaires furent vendus. « On me lisait à haute voix, le soir, dans toutes les familles hollandaises. J'ai dû prendre beaucoup sur moi pour me persuader que je n'étais pas un génie. D'ailleurs vous ne pouvez pas juger : le meilleur de *Jan Wandelaar*, ce sont les jurons ; ils étaient, évidemment, presque intraduisibles... Ensuite, dit Hartog, j'ai commencé à écrire. » Il était lancé. Il était devenu littérateur...

Ou plutôt conteur.

C'est le mot qui me venait à l'esprit en écoutant ses ébouriffantes confidences. Je ne veux pas dire qu'il inventait au fur et à mesure ce qu'il me racontait, non : il ne me racontait que ce qui le mettait dans une situation absurde ou réjouissante ; le reste ne lui paraissait pas important. Je suis certain que s'il a écrit *Stella* c'est parce qu'il pouvait y insérer des scènes telles que la rencontre du remorqueur hollandais et du sous-marin allemand, dont les canons se coincent simultanément, et que leurs capitaines finissent par éloigner l'un de l'autre dans une crise de fou-rire. Je ne dis d'ailleurs pas que c'est pour cela qu'il a écrit *Stella* !

Oui, décidément, conteur. Dans cette vertu réside l'unité de son œuvre. En quittant Jan de Hartog je suis allé voir *Maître après Dieu* à l'écran : l'auteur ne venait-il pas de me dire qu'il avait tout changé pour faire d'un capitaine austère le forban incarné par Brasseur ? J'ai vu et j'ai compris : véritablement il s'agissait d'une recréation ; d'une recréation comme seul peut en réussir celui qui est né pour *raconter*.

Et comme à travers ce qu'il raconte — en dépit de la légèreté et de l'insouciance qu'il affiche — perce le sentiment tragique des grands problèmes humains, je me suis définitivement persuadé que Jan de Hartog serait bientôt — en France plus peut-être encore qu'ailleurs, parce que cette tournure d'esprit a tout pour nous séduire — un personnage littéraire de premier plan.

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE OCCIDENTALE ET LA RECONVERSION (*)

VI. L'INDUSTRIE AUTOMOBILE EN FRANCE

PAR RENÉ POLLIER

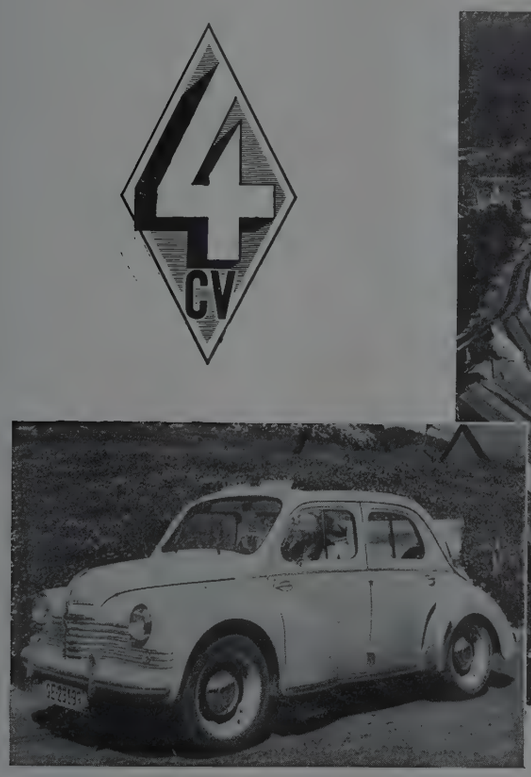
INEXISTANTE il y a soixante-quinze ans, la construction automobile française est devenue, avec ses 210.000 travailleurs, sa consommation de 900.000 tonnes de métaux ferreux et son chiffre d'affaires de 170 milliards de francs, une des premières industries de notre pays. Elle confirme ainsi implicitement l'importance que l'automobile a acquise dans la vie moderne.

Pour les grandes puissances, une industrie automobile active est un signe formel de bonne santé économique.

Or la France a battu en 1950 tous ses records de production.

Faut-il en conclure que notre pays est sur le chemin des grandes destinées automobiles ou bien faut-il émettre certaines réserves devant l'euphorie des statistiques ?

Avant de tenter de répondre à ces deux questions, il nous paraît opportun de revenir en arrière et de ramasser brièvement cinquante ans d'histoire automobile, certains traits du passé devant éclairer le présent et même l'avenir.



LA PRODUCTION LA PLUS POPULAIRE DES USINES RENAULT DE BILLANCOURT EST LA 4 CV.

LE PREMIER DEMI-SIÈCLE DE L'AUTOMOBILE

Ces cinquante ans débutent par deux périodes capitales.

La première, celle de la suprématie française, va jusqu'à 1910 environ. Nos compatriotes ont inventé et mis au point l'automobile. Nous nous faisons un devoir de citer les noms de ceux qui restent attachés à cette création, en particulier Forest, Michelin, Peugeot, Panhard, Levassor, le marquis de Dion, les frères Renault. La construction des voitures commence sous une forme quasi artisanale, à des prix très élevés.

La seconde période est celle où commence la suprématie américaine, marquée en 1908 par le lancement du modèle T d'Henry Ford. La France continue de régner dans le domaine de ses voitures classiques, mais elle est très vite battue en volume de production. En 1913 notre pays produit 45.000 véhicules et les Etats-Unis, 485.000. Une consolation nous reste. Nous demeurons les premiers exportateurs du monde.

Arrive la grande guerre. A peine commencée, celle-ci va consacrer d'abord l'automobile avec les taxis de la Marne puis, deux ans plus tard, la Voie Sacrée, puis enfin l'industrie qui lui a donné naissance grâce aux chars légers de Louis Renault.

Après Versailles, la France victorieuse doit revenir à l'économie du temps de paix et ses usines d'automobiles aux réalités économiques et concurrentielles puisque les Etats-Unis produisent 2.205.000 véhicules en 1920 et emploient des méthodes permises par leur marché mais aussi par leur sens de l'organisation.

Un homme se dresse alors, un homme de génie ; il va sauver l'industrie française : c'est André Citroën. Le grand industriel va donner l'exemple de la fabrication en série et de la propagande commerciale. Les autres constructeurs l'imitent. Citroën va plus loin encore, il veut que sa marque symbolise la difficulté vaincue, et c'est la première traversée du Sahara par autochenille puis l'extraordinaire expédition Centre-Asie. Citroën, victime de son audace, finit par succomber. Mais, entraînée dans un pareil sillage, l'industrie automobile progresse. De 54.000 voitures en 1921, la production passe à 145.000 en 1924 et au chiffre record des années entre les deux guerres mondiales : 254.000 en 1929. La crise va ramener ce chiffre à 165.000 en 1935. La remontée, très lente, sera interrompue par les hostilités. Les conséquences de ces dernières sur l'industrie automobile sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'insister longuement ; rappelons seulement que nos usines furent pillées et bombardées. Depuis 1945 notre industrie est en plein redressement et nous ne pouvons mieux faire pour caractériser celui-ci que de citer deux chiffres de production : 1947 : 137.207 ; 1950 : 357.552. Ce dernier chiffre aurait dû être supérieur si les grèves n'avaient freiné la sortie des véhicules.

Cherchons à juger la situation actuelle de l'industrie automobile par des éléments aussi traditionnels que les approvisionnements et les commandes. Certes, nous notons bien que des difficultés se maintiennent pour la livraison des tôles d'épaisseur moyenne, mais nous devons dire que la mise en service des laminoirs de Denain et de Montataire a pratiquement réduit le goulot d'étranglement que constituaient les tôles fines. Certes, nous pensons aussi que les restrictions sur les métaux non ferreux ne manqueront pas de gêner certaines fabrications, celles qui sont à base de cuivre tout particulièrement, et que notre approvisionnement en caoutchouc naturel a offert une certaine précarité à cause de la guerre d'Indochine. Nous n'ignorons pas que les Etats-Unis limitent l'exportation de produits chimiques qu'ils sont seuls à produire et dont l'utilisation par notre industrie permet d'améliorer la qualité des fournitures qu'elle livre aux usines d'automobiles. Assurément, nous pouvons penser au jour où une extension des commandes militaires réduira la production, moins par changement d'affectation des chaînes que par diminution des approvisionnements. Ce sont des motifs de contrariété que compense en revanche l'ardeur des constructeurs à lancer de nouveaux modèles qui impliquent des investissements considérables et même la création d'usines.

Ainsi, nous assistons à un accroissement du potentiel de notre industrie automobile que l'on peut estimer actuellement à un peu moins de 400.000 véhicules par an, ce qui nous place au troisième rang dans le monde.

VENDRE PLUS D'AUTOMOBILES

Produire des voitures particulières, des véhicules utilitaires en quantités croissantes ne se conçoit pourtant que s'il existe des capacités parallèles d'écoulement de ces engins. Sinon, c'est exactement, à plus ou moins longue échéance, un ralentissement des fabrications.

Hormis l'aspect concurrentiel sur les marchés étrangers — plus formel que sur le marché intérieur — ce maintien ou cette extension des ventes doivent résulter normalement d'une augmentation de notre parc, c'est-à-dire par rapport au nombre des habitants, de la proportion des automobiles, soit par diminution du prix de vente, ce qui atteint de nouvelles couches d'acheteurs, soit par diminution du prix d'utilisation des véhicules.

Examinons le premier moyen. Le prix d'une automobile s'établit de la

(*) Voir *France-Illustration* des 24, 31 mars, 7, 28 avril et 12 mai 1951.

façon suivante : matières premières, énergie, salaires et charges, 35 % ; impôts, 30 %; construction automobile proprement dite, 35 %. Bref, l'industrie automobile ne joue guère que sur le tiers du prix total d'une voiture. C'est bien peu, mais cela nous amène à nous pencher sur la structure de cette industrie en tentant de voir comment elle pourrait accroître sa productivité.

Rappelons ce qu'écrivait Audré Citroën en 1918 :

« ... Il faudrait que toutes les usines du pays soient spécialisées et qu'elles ne fabriquent pas trop de modèles.

» Je crois que les ententes entre industriels ne seront vraiment fructueuses que si elles ne sont pas uniquement financières ou commerciales, mais principalement industrielles, et qu'il en résulte pour chacun des associés une diminution du nombre des modèles à fabriquer, et même du nombre de pièces.

» Cinq ou six petites usines s'entendant ensemble sur la fabrication d'un modèle unique, se répartissant les différentes pièces de ce modèle, arriveraient certainement à diminuer leur prix de revient.

» Si elles continuent toutes à fabriquer une quantité de modèles et toutes leurs pièces, rien ne sera changé. »

L'évolution, que devinait avec une incomparable prescience ce grand industriel français, ne cesse de s'accomplir. Nous avons vu en étudiant l'industrie automobile américaine que les constructeurs d'outre-Atlantique se spécialisent dans le montage, produisent leurs moteurs mais délaissent la fabrication des carrosseries et des accessoires. Ford, grand partisan de l'intégration verticale sous le règne du grand Henry, revient, avec Henry II, à une conception plus modeste et s'aligne pratiquement sur ses rivaux. Chez nous il en est de même. Renault, qui visait à l'indépendance totale, abandonne, sous le signe de la Régie, ces positions désormais plus doctrinaires que strictement industrielles. Nous voyons en conséquence les fabricants d'équipements acquérir une importance de plus en plus grande et par là même, en raison de l'accroissement de leur production, diminuer le coût de celle-ci, tout en augmentant la qualité. Un exemple heureux de cette évolution nous est donné par Ford-Poissy, dont Chausson fabrique les carrosseries. Dans le domaine des véhicules utilitaires, combien de constructeurs achètent tout simplement leurs moteurs, ce qui évite non seulement des ateliers qu'ils n'occuperaient pas entièrement, mais des bureaux d'études souvent onéreux !

Quant aux ententes que souhaitait André Citroën, elles n'obtiennent pas en France un très vif succès.

Après la Libération, elles connurent une certaine vogue, en raison d'ailleurs d'un plan de réorganisation fort discuté et dont la réalisation ne joua qu'en fonction de la répartition des matières premières. L'affaire n'alla guère plus loin. Dans le cadre des ententes qui furent réalisées les entreprises gardent leur indépendance et l'union de plusieurs d'entre elles est illusoire. Il semble en effet que pareilles ententes industrielles ou commerciales ne sont pas à l'échelle française ni même européenne. Notre marché intérieur est trop étroit et le marché extérieur exige malgré tout une certaine variété de modèles peu compatibles avec l'existence de groupes industriels dont la préoccupation essentielle est de ramener ceux-ci au plus petit nombre possible.

Au contraire, la structure de l'industrie automobile française correspond à notre génie propre. La France n'a pas les moyens matériels de la très grande industrie, et des entreprises — considérables pour notre pays mais moyennes, sinon petites, par rapport aux Etats-Unis et à l'Union soviétique — sont bien plus conformes à notre propre vocation. Elles laissent subsister la concurrence, cette condition principale du progrès.

Enfin, imaginons qu'une entente groupe des entreprises diverses. Le contrat passé, la plus forte imposera vite ses vues, c'est une loi humaine, et l'altruisme n'a que peu de rapports avec l'industrie.

Si la structure de l'industrie automobile ne peut pas être discutée, la répartition géographique des usines est bien fâcheuse. Cette concentration, à proximité immédiate de Paris, de quatre des cinq « grands » de l'automobile a des incidences sociales certaines, attache moins les travailleurs à leur entreprise, les oblige à de gros efforts physiques pour se rendre à leur labeur, leur rend la vie infiniment plus pénible. Si ces entreprises doivent obligatoirement se trouver dans la partie industrielle de la France (au nord d'une ligne allant de Cherbourg à Menton) où les possibilités d'approvisionnement en acier, en charbon et en énergie électrique s'harmonisent assez bien avec la proximité des régions les plus peuplées, des ports d'exportation ou des pays importateurs, nul impératif économique n'exigeait cette concentration néfaste.

De la structure générale, passons à l'organisation même des usines et à l'automatisme de fabrication, qui ont donné aux Etats-Unis des résultats si brillants. Pareils résultats peuvent-ils être obtenus en France ?

Sans nul doute, mais avec une réserve essentielle. Ils seront moins probants puisqu'ils portent sur des fabrications moins étendues et ne laissent pas de peser — encore une fois — sur le problème social, qui joue chaque fois que la modernisation entraîne une diminution du nombre des emplois.

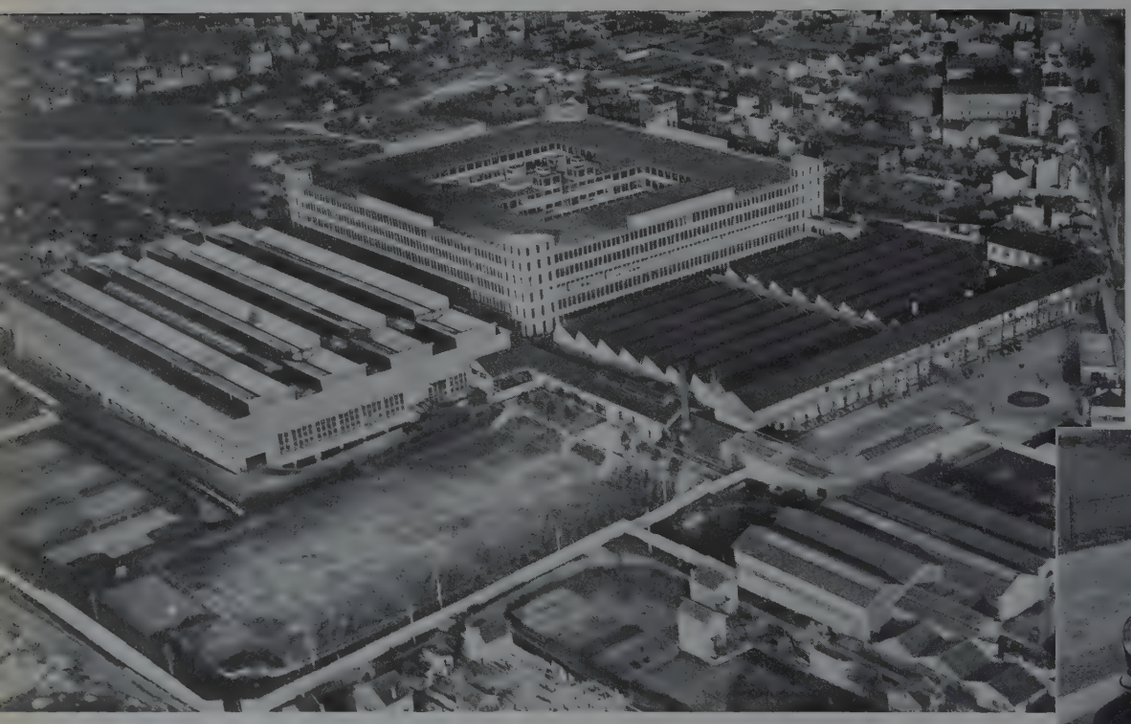
Dans le cadre industriel que nous nous étions fixés, arrivons enfin aux possibilités d'extension de la production automobile française qui semble devoir être attendue des installations qui entrent ou vont entrer en service.

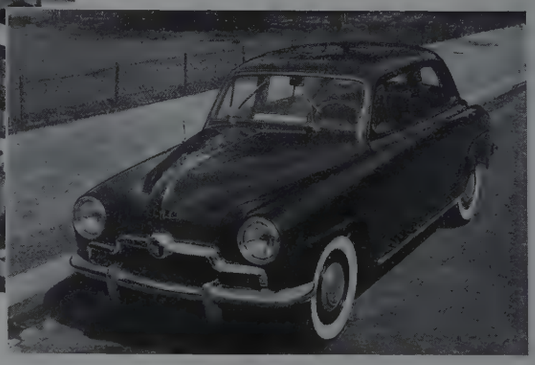
L'accroissement de notre potentiel industriel de base apporte au moins la conviction que, sauf pénurie de coke, notre production automobile pourrait nettement augmenter. Mais il faudrait que fût résolu le problème de la main-d'œuvre, alors que les usines de construction mécanique manquent, dans certains cas, de personnel. Certes, la modernisation des installations peut libérer des travailleurs et les affecter à d'autres postes. Mais elle nécessite des investissements dont il n'est nullement certain qu'ils soient rentables en raison de la politique de l'Etat à l'égard des entreprises industrielles.

Nous n'avons évolué jusqu'à maintenant que dans la zone de 35 % représentant la part propre des constructeurs automobiles dans la détermination des prix de revient des voitures. Si la tendance n'était pas à une hausse constante, nous pourrions attendre un allégement de ce prix par diminution de la valeur d'achat des matières premières grâce à la mise en œuvre d'installations à haut rendement (centrales, barrages, laminoirs, puits de mine exploités mécaniquement). Il n'en est pas question.

Abordons le secteur des impôts (30 %), dont il est bien évident que le ministère des Finances ne songe guère à réduire l'importance.

En fin de compte, l'omniprésence de l'Etat par le jeu des taxes et des charges diverses à tous les stades de la production automobile ne permet pas de diminuer le prix de revient, donc de connaître une extension du parc par la baisse du prix d'achat des voitures.



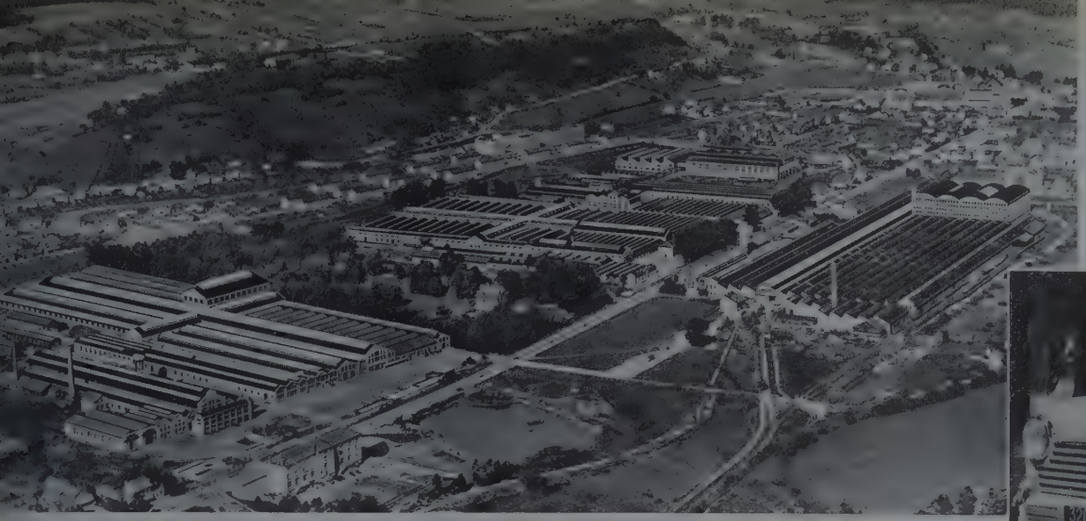


La Simca 9, l'élégante « Aronde », a commencé a sortir des ateliers de Nanterre.

UNE UTILISATION MOINS ONÉREUSE

La seconde voie qui s'ouvre à nous, c'est la diminution du prix d'utilisation de l'automobile. Voilà, semble-t-il, le vrai problème qui conditionne l'accroissement de notre parc.

L'automobile est devenue pour un certain nombre de personnes une obligation de caractère impérieux puisque liée à la profession. Elle est aussi pour beaucoup d'autres un moyen de transport pratique, mais elle reste pour tous les Français une réaction de l'individu contre la civilisation qui l'enserre, un moyen d'échapper au moins provisoirement à la vie interdépendante qui affecte de plus en plus les êtres. Ce besoin latent ne peut s'exprimer que si l'utilisation de l'automobile correspond au budget personnel et n'oblige pas à des sacrifices souvent incompatibles avec les exigences habituelles de l'existence. Nos constructeurs l'ont compris en créant des voitures particulières de puissance minime. Ils n'ont résolu qu'à demi le problème posé, pour de



A Sochaux, près de Belfort, Peugeot construit sa 203 aux lignes sobres et élégantes.

simples raisons de confort, de sécurité et d'amortissement. La preuve en est que l'automobile dite européenne échappe progressivement à ces tendances et revient bien plus vite qu'il n'apparaissait il y a plusieurs années à des véhicules d'une catégorie supérieure en poids, en puissance, en vitesse, en volume, donc en consommation d'essence. Voilà le seul frein — en dehors évidemment des contingences extérieures que nous n'avons pas à envisager — qui puisse retarder ou arrêter cette évolution, comme il conditionne d'ailleurs avec moins d'acuité la petite voiture.

L'ancêtre des chaines de montage françaises : celle des premières voitures 10 cv., créée en 1919 par le grand industriel André Citroën.

L'essence, le mot est jeté. De nouveau nous nous trouvons face à l'Etat. La France, en ce domaine, donne un bien triste exemple.

Sachons en effet que la part de l'Etat sur le prix de vente d'un litre d'essence (54 fr. 20) est de 31 fr. 6719, alors que la distribution en retire 6 fr. 7281 et la raffinerie, 16 fr. 20.

Ce prélèvement est vraiment excessif. D'où vient-il ? Non seulement des difficultés budgétaires qui entraînent l'administration des finances à faire flèche de tout bois, mais également de cette opinion trop commune aux agents d'imposition qui reflète d'ailleurs parfaitement la pensée de l'Etat et selon laquelle l'automobile est un luxe.

Il n'est guère possible d'imaginer raisonnement plus inadapté non seulement à la vie moderne, mais même aux propres intérêts de l'Etat.

Autre domaine où un gouvernement soucieux de développement automobile pourrait intervenir : le prix des assurances, qui semble bien excessif.

Sans des interventions de cet ordre, et qui ne peuvent être que le fait de l'Etat, nous ne pouvons céder à l'aimable satisfaction que donne la lecture des statistiques de production automobile.

Au 31 décembre 1950 le parc automobile français était parvenu à ses chiffres de 1939, soit 2.400.000 unités, mais se décomposait en 1.550.000 voitures particulières contre 1.900.000 et 850.000 véhicules utilitaires contre 500.000. Les automobiles sont donc en déficit de 350.000 unités et constituées, pour 80 %, de modèles d'avant guerre, si bien que leur âge moyen est de quinze ans, ce qui laisse une marge assez large à leur renouvellement, dans la mesure d'ailleurs où les 350.000 propriétaires d'avant guerre qui n'ont plus d'automobile et les 1.240.000 possesseurs de voiture ayant plus de douze ans ont, tous, les moyens soit d'acquérir de nouvelles voitures, soit d'échanger leurs vieux modèles contre des véhicules neufs.

Suppositions ! Nous pensons qu'elles s'étayent tout naturellement par l'accroissement constant non seulement du prix de vente, mais aussi du prix d'utilisation.

Les délais de livraison vont jusqu'à deux ans pour certaines firmes, en raison du volume des commandes. Soit, mais il faudrait distinguer les commandes logiques des commandes spéculatives (combien de propriétaires d'automobiles changent de voiture chaque année en gagnant chaque fois 100.000 francs), qui s'effondreront lorsque le marché s'approchera de sa saturation, plus proche que certains ne veulent le croire. Entre l'audace de certains constructeurs et la prudence des autres, avançons raisonnablement le délai de deux ans, trois au maximum, pour que le marché intérieur soit assaini et que la lutte concurrentielle reprenne aussi vive qu'avant 1939.

Et le marché extérieur — pays d'outre-mer et étranger — qui a absorbé 117.308 véhicules en 1950 et qui a vu la Belgique se classer en tête de nos clients avec 18.014 unités, devant l'Algérie, 15.223, la Suède, 8.707 et le Maroc, 8.256 ?

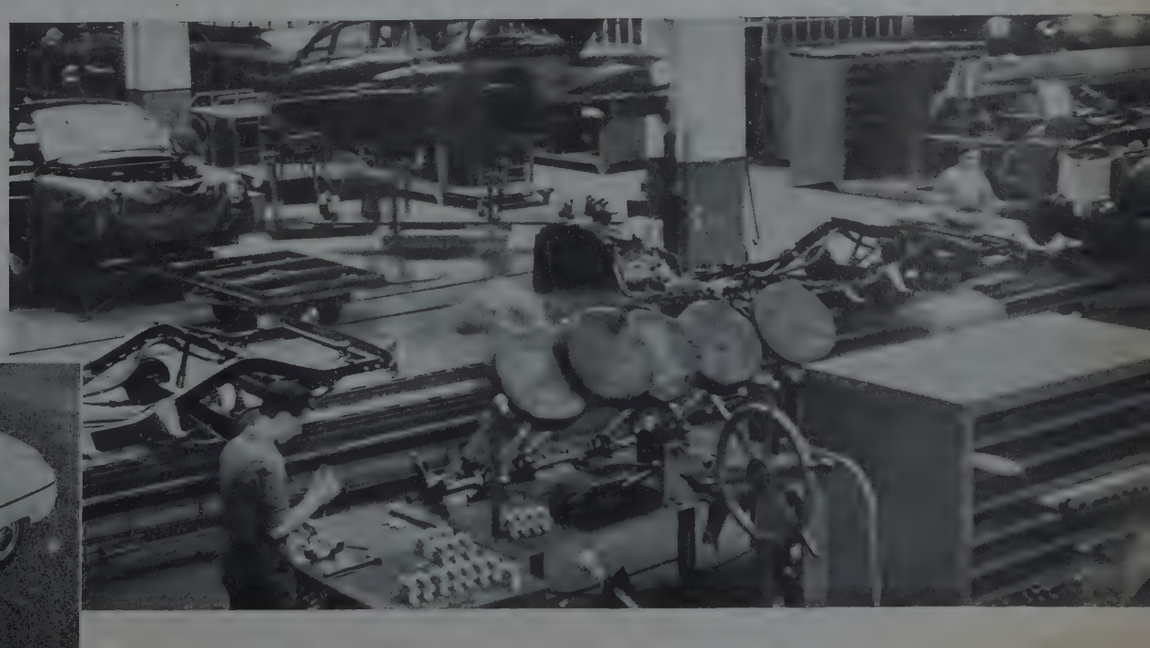
Sur le plan technique nos voitures rencontrent un succès mérité, et nous notons avec fierté que l'Australie, pourtant bien orientée vers la Grande-Bretagne, a acheté l'année dernière 3.605 voitures particulières françaises.

A côté, que d'appréhensions ! Le retour foudroyant de l'Allemagne, qui travaille quasiment sans charges sociales, et la concurrence anglaise.

Est-il vraiment possible de croire que nous maintiendrons nos exportations devant des rivaux aussi favorisés et dont la production est souvent égale à la nôtre en qualité ? Ne terminons pas sur cette note sombre.

Rappelons-nous en effet qu'en France l'automobile et l'industrie automobile se sont développées, ont gagné leurs batailles en ne comptant que sur elles-mêmes. Moins l'Etat s'occupera d'elles, mieux elles iront de l'avant !

Les fameuses « Vedettes » sortent des chaines de montage de l'usine moderne que possède Ford a Poissy.



L'OPINION D'YVES GANDON SUR « L'HÉRITIÈRE »

L'ÉTRANGE aventure que celle d'Henry James ! Ce grand romancier, Américain de naissance mais naturalisé sujet britannique sur le tard, rêve toute sa vie de théâtre. Il obtient par le livre les plus grands succès. Mort en 1916, après une période d'éclipse — ce purgatoire auquel n'échappent pas les plus grands — il revient à la mode, et c'est justice, en dépit d'une certaine complaisance dans l'introspection, qui fut, à un moindre degré, le défaut de son frère par l'esprit, Marcel Proust. Passons. Environ 1900 il tenta sa fortune dramatique avec plusieurs pièces qui furent autant d'échecs. Et voilà que près de trente ans après sa mort deux adaptateurs anglais, Mrs. Ruth et Mr. Augustus Goetz, tirent une pièce d'un de ses romans, qui ne compte pas parmi les meilleurs, *Washington Square*. Ils changent le titre. *Washington Square,* sur les planches, devient *l'Héritière,* et c'est tout de suite, à Londres, un triomphe qui se prolonge plusieurs années. Louis Ducreux traduit la pièce en français, le théâtre des Mathurins la monte, et tout laisse à penser que l'accueil fait par le public parisien ne sera, fort légitimement, pas moins chaleureux. Notez bien que l'adaptation scénique suit le roman de point en point, qu'aucun épisode n'a été ajouté. Il y aurait de quoi y perdre son latin, à moins d'admettre, ce qui paraît évident, que le don du romancier et celui de l'auteur dramatique sont de nature non pas inconciliable, mais différente.

Si j'insiste sur ce cas singulier, c'est qu'il méritait, je crois, d'être souligné, et aussi qu'à la répétition générale au théâtre des Mathurins on n'a pas cru devoir annoncer que *l'Héritière* était tirée d'un roman d'Henry James.

L'Héritière est-elle une bonne pièce ? Je réponds oui sans hésiter. Il faut dire pourtant que sous cette bonne pièce, d'un bout à l'autre; on sent le roman, et la remarque est tout à la louange des adaptateurs, qui ont su conserver l'atmosphère du livre en le réduisant au dialogue. L'histoire est simple, émouvante, et l'attention du spectateur constamment tenue en haleine. L'incompréhension mutuelle des êtres les plus proches par le sang et par la vie qu'ils mènent en commun en fournit le thème essentiel. On vit et on meurt seul. Ce sujet a été souvent exploité par la littérature contemporaine. Le mérite d'Henry James et, subsidiairement, de Ruth et d'Augustus Goetz, a été de l'illustrer par des personnages bien typés et situés dans la vie de tous les jours. L'action se passe à New-York, où le docteur Sloper, chirurgien réputé, vit dans une riche demeure avec sa fille Catherine. Le docteur Sloper est veuf. Sa femme est morte en donnant le jour à Catherine, âgée maintenant de vingt-deux ans. Il aimait passionnément la disparue, qu'il aurait voulu retrouver dans sa fille. Mais celle-ci l'a déçu de toutes façons. Elle ne brille ni par les avantages physiques ni par les qualités intellectuelles. Et surtout — mais Sloper ne s'en doute pas — elle souffre en présence de son père d'une timidité qui la paralyse : on le voit bien à ses conversations avec sa romanesque tante Lavinia, la seule avec qui elle se sente à l'aise. Il y a en elle une grande force de sentiment, bridée ou annihilée par ce que nous appelons aujourd'hui un « complexe d'infériorité ». Et voilà que survient un très joli garçon, et qui ne manque pas d'esprit, Morris Townsend. Celui-ci a déjà gaspillé un héritage. Il sait que Catherine est richement dotée. Ce n'est qu'un jeu pour lui de tourner la tête à cette fille qui se ronge de n'être pas aimée. Il lui fait promettre solennellement de n'épouser nul autre que lui. Le docteur Sloper ne l'entend pas de cette oreille. Il perce le jeu de l'aventurier, emmène sa fille six mois en Europe avec l'espoir qu'à son retour elle aura oublié son Townsend. Astucieux, ce dernier accepte l'épreuve, prétendant qu'il ne saurait aller contre le consentement du père.

De retour à New-York, Catherine est plus amoureuse que jamais et, le docteur demeurant ferme dans son refus, elle est prête à se faire enlever par Townsend, avec la complicité de la tante Lavinia. Ingénue, elle a le tort, au dernier moment, d'aviser le jeune homme qu'elle sera déshéritée. Sur quoi le coureur de dot disparaît, Catherine voue à son père une haine éternelle, et le docteur rend son âme à Dieu. Est-ce tout ? Non. Plusieurs années après Morris revient. Il essaie de reprendre barre sur elle, qui feint d'abonder dans son sens. Mais lorsqu'il revient avec sa valise pour se rendre avec elle chez le pasteur il frappe vainement à la porte. Elle fait pousser le verrou par sa femme de chambre et monte dans sa chambre, tandis que les cris de rage du ruffian, abusé à son tour — « Catherine ! Catherine ! » — retentissent dans la nuit.

La sobriété et la pertinence du dialogue, la vérité humaine des caractères ont été mis en relief aux Mathurins par l'exceptionnelle qualité de l'interprétation. Je n'ai pas souvenir, pour ma part, d'avoir vu Mlle Michèle Alfa dans un rôle aussi approprié à ses moyens. Non seulement elle a eu le courage de s'enlaidir, mais elle a su rendre dans toutes ses nuances le difficile personnage de Catherine. On l'admire, le visage figé, inexpressif et comme glacé par une gaucherie insurmontable, la voix blanche, ânonnante, puis déchaînée, maladroite dans le déchaînement de sa passion, transfigurée par la colère et l'amour. Elle a fait là une très belle création. Jean Marchat, dans le rôle du docteur Sloper, est, comme toujours, d'une parfaite justesse de ton. Il faut en dire autant de la gracieuse Monique Mélinand, de Mmes Yolande Laffon et Françoise Solyé. Je ne ferai qu'une réserve à propos de M. Bernard Noël, qui pèse un peu trop sur le côté antipathique et intéressé de son personnage. Il rend malaisé d'admettre que Catherine, malgré son désir d'être aimée, soit aveugle si longtemps.

MICHÈLE ALFA VIENT DE RECEVOIR LES FÉLICITATIONS DE MM. JEAN MARCHAT ET JACQUES ERWIN. A DROITE : MM. PIERRE CRÈS ET MARCEL HERRAND

LES TROIS PRINCIPALES INTERPRÈTES FÉMININES DE « L'HÉRITIÈRE » : MONIQUE MÉLINAND, Y. LAFFON ET MICHÈLE ALFA.

Deauville 51

UN aimable confrère (ce sont là des formules gratuites que nous utilisons sournoisement entre nous) me disait récemment :

— Pourquoi partez-vous pour Deauville ? Vous savez très exactement ce qui va s'y passer. Rien ne vous empêche de reprendre votre chronique de l'an passé.

Si je devais suivre d'aussi indignes conseils cela me priverait d'une très grande joie : redécouvrir chaque année un Deauville qui n'est jamais « ni tout à fait le même ni tout à fait un autre ». Le rendez-vous de Pentecôte à Deauville est une tradition que les Parisiens respectent fidèlement. Dès le samedi on s'élance sur l'autoroute, on s'énerve avant Mantes dans un invraisemblable embouteillage de voitures, le temps de saluer Sully, qui s'ennuie dans son parc de Rosny, un verre à Pacy-sur-Eure, un bonjour aux vaches normandes, un cri d'horreur à la vue de la cathédrale de Lisieux et déjà le voiturier du Normandy s'empare de vos valises.

On range sa voiture de série entre une Bentley et une Jaguar, et dès cet instant il vous faut abandonner toute velléité de modifier un programme officiel établi à votre intention depuis la création de Deauville.

Nous voici donc à l' « Usine », le physionomiste est arrivé de Cannes avec ses fiches et sa mémoire, les croupiers ont l'accent du Midi, et autour des tables de chemin de fer et de trente et quarante on a l'impression que les pontes ont leurs places retenues à l'année.

Au bar, Steve Crane nous parle de sa Martine-Caroline Carol chérie, qui tourne en Espagne, et nous admirons la tenue technicolorisée du commodore Charlie Drouilly, le sourire de Maggy Sarragne, l'allure de Jacqueline Delubac, mais il est 9 heures du soir et c'est l'heure du smoking. On abandonne le Casino, on donne quelques louis aux bonnes Sœurs qui quêtent en haut de l'escalier, et à 22 h. 15 on fait son entrée au gala des Ambassadeurs. Deauville

TOUS CEUX QUI AIMENT JOUER AU GOLF SE RETROUVENT AVEC JOIE SUR LE TERRAIN DE DEAUVILLE OU ONT LIEU TANT DE MATCHES INTERNATIONAUX.

LES NUITS DU BRUMMEL

A L'AUBE, LES DANSEURS DU BRUMMEL ONT FORMÉ UNE FARANDOLE DANS LA RUE !

QUI A DIT QUE L'ON IGNORAIT LA MER A DEAUVILLE ? CETTE DAME S'Y BAIGNE... LES PIEDS.

STEVE CRANE, SEUL, PENSE A SA MARTINE CAROL RETENUE EN ESPAGNE OU ELLE TOURNE.

PAR MARCEL IDZKOWSKI

1951 se signale dès la Pentecôte par une élégance racée. De bien jolies filles, de bien jolies robes ! Minuit. Le feu d'artifice traditionnel. Une heure. Il faut passer dans la salle de jeu. 2 heures. On ne trouve plus un tabouret au Brummel. 5 heures. Il est de bon ton d'aller dormir.

Midi le lendemain. Le bar du Soleil. Il est encore timide, le soleil. Un coup d'œil rapide. Nous respirons, Vincent Scotto est là. 2 heures : le Grill des Ambassadeurs. François André est à sa table habituelle, entouré de quelques journalistes amis. Bonjour, Nita Raya ; bonjour, Albert Willemetz. M. Matossian fume *ses* cigarettes et Paul Meurisse sourit à Micheline Cheirel. On s'informe, Paul n'est pas souffrant, il a souri par accident !

4 heures. Le golfe de Deauville. C'est une clientèle à part. La gentry anglaise domine. Sur le green de départ on se bouscule et les joueurs piaffent d'impatience, mais « autant attendre... que de recevoir une petite balle en pleine poire », comme dit cette très jolie femme qui a son franc parler.

7 heures. Un petit tour à l'Usine. A la grande table Anatol Litvak et David Rose se disputent quelques gros bancos. Au privé le banquier est Grec comme il se doit et Zographos le contemple en se souvenant de ses tailles passées. Ciel ! il faut aller se changer ; on bouscule au passage M. Berthet-Toutmain et M^me^ Paul Derval, on croise Jean Sablon dans le hall du Normandy et dans l'ascenseur on bavarde avec Pierre Dudan.

Et la ronde continue. On revient aux Ambassadeurs, Lowell Guiness (pas celui de *It's good for you,* mais le propriétaire des haras) paraît, accompagné de sa femme, la princesse Fakri, on admire la beauté de miss Germany, qui abandonna son titre de miss Europe au profit de miss Autriche, on danse, on fait un petit tour à l'Usine, on se rend au Brummel...

Demain on repartira pour Paris, mais quand le voiturier fermera la portière de votre voiture on lui répondra fatalement : « A très bientôt ! »

L'OPINION DE DENIS MARION SUR « BOULEVARD DU CRÉPUSCULE »

CE n'est peut-être pas un simple hasard si les deux films les plus importants que Hollywood nous ait envoyés depuis un an sont consacrés l'un au théâtre et l'autre au cinéma. Par suite de la fabrication industrielle de la pellicule impressionnée, il devient de plus en plus rare qu'un auteur puisse évoquer à l'écran sinon une expérience personnelle tout au moins un sujet qui lui tient à cœur. Le producteur et le public auraient vite fait de lui répondre que les 25 millions (en France) ou le demi-milliard (aux Etats-Unis) qu'il va dépenser n'ont pas été mis à sa disposition pour satisfaire ce plaisir égoïste. Il est difficile de leur donner tort. Mais il est difficile aussi à une imagination de travailler d'une manière convaincante sur un thème qui lui est étranger. Les scénaristes et les réalisateurs ont beau se documenter sur le milieu qu'ils évoqueront dans leur prochain film avec une conscience professionnelle qui dépasse de très loin en exigence celle des meilleurs journalistes et des enquêteurs les plus sérieux, s'ils ne parviennent pas, par le jeu secret de l'inconscient, à identifier les préoccupations de leurs personnages avec les leurs propres, ils ne produiront qu'une œuvre glacée et sans résonance profonde.

Aussi c'est le goût de Mankievicz pour le théâtre et ceux qui en vivent qui fait d'*Eve...* bien autre chose que la traditionnelle rivalité de la femme mûre et de la jeune fille. Et c'est la fascination que Billy Wilder (comme tant d'autres hommes qui ont passé la quarantaine) éprouve toujours à l'égard du cinéma muet qui fait que *Boulevard du crépuscule* n'est pas seulement un mélo. Car c'est aussi un mélo, ce qui ne permet pas de le classer sur le même plan qu'*Eve...,* mais qui lui assurera la clientèle de ceux que la seule perspective de revoir Gloria Swanson n'attirera pas.

Nous ne devons pas être tellement nombreux à nous souvenir de la série de comédies (qu'on appellerait aujourd'hui « sophistiquées ») par lesquelles cette ancienne bathing-girl de Mack Sennett se fit connaître. Phénomène curieux : elles avaient été conçues par Cecil B. de Mille sur l'idée ingénieuse qu'un scénario original, interprété par des comédiens adroits pour qui il aurait été conçu sur mesure et bien mis en scène, pourrait rapporter autant d'argent que les bandes pour lesquelles les vedettes réclamaient déjà des cachets plus fantastiques que ceux d'aujourd'hui. Le succès même de cette entreprise précipita sa fin. C. B. de Mille eut la main si heureuse en choisissant ces inconnus qui s'appelaient Gloria Swanson, Wallace Reid, Thomas Meighan, etc., qu'après trois ou quatre films ils avaient la réputation et les exigences des Mary Pickford et des Douglas Fairbanks. Je me demande s'ils en avaient le talent. Faute d'avoir jamais revu ces productions commerciales qu'aucune cinémathèque ne s'est souciée de recueillir, je dois me fier à mes souvenirs. La Gloria Swanson de 1922 n'était pas belle (elle a le même nez qu'Yvonne Printemps), elle s'habillait avec un mauvais goût extravagant, même pour l'époque, et quand elle vint en France tourner *Madame Sans-Gêne,* elle fut franchement ridicule. Je me rappelle pourtant l'avoir trouvée émouvante dans *Sadie Thomson,* la version muette de *Pluie,* dont Joan Crawford devait tourner peu après la version parlante. Un tempérament, une nature plutôt qu'une actrice. Quoi qu'il en soit, cela suffit pour lui valoir beaucoup de célébrité et d'argent, mais moins qu'elle n'en gaspilla.

Dans *Boulevard du crépuscule* je l'ai trouvée décevante, comme von Stroheim, d'ailleurs. On attendait d'eux qu'ils fassent plus que d'incarner leur personnage légendaire, alors qu'on tient quitte de Mille de s'en tenir là. Elle a pourtant cinq minutes étourdissantes : non, comme tout le monde l'a répété, la scène de folie finale où elle en met trop, compte tenu de tout ce qui justifie l'exagération, mais la réminiscence de bathing-girl et l'imitation de Charlot.

En réalité William Holden concentre tout l'intérêt sur lui. C'est loin d'être un grand acteur, comme ses films précédents l'ont amplement démontré ; mais c'est son personnage qui exprime ce qu'il y a de profond et d'authentique dans *Boulevard du crépuscule* : le fabuleux mirage qu'est Hollywood, cette entreprise désespérée et triomphante qui assure une audience universelle, sans précédent, à un histrionisme dépourvu de valeur artistique et qui oublie avec une férocité sans pareille les anciens dieux en vertu de l'adage sans rémission : « Vous valez exactement ce que vaut votre dernier film. »

OLIVIA

Le charme de la nouvelle de Mrs. Strachey Bussy (puisqu'elle a consenti à abandonner l'anonymat depuis la publication de la traduction) a été conservé intact par l'adaptation de Colette Audry et le dialogue de Pierre Laroche. Là-dessus Jacqueline Audry a brodé de féminines arabesques en tirant parti des modes de 1900 et de la fraîcheur d'une vingtaine de toutes jeunes filles. Tout cela est éclipsé par la merveilleuse interprétation d'Edwige Feuillère, qui retrouve pour la première fois depuis longtemps un rôle vraiment digne d'elle.

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

BEAUX TOURNOIS D'UN NOBLE SPORT

CI-DESSUS : UNE PHASE DU MATCH QUE DISPUTA CONTRE M. BOURIN, EN DEMI-FINALE, M. DE LAMAZE, VAINQUEUR DU CHAMPIONNAT DE FRANCE AMATEURS. CI-CONTRE : UNE ATTITUDE DE M. H. DE GALARD-BÉARN.

LA BATAILLE DE GLASGOW

CI-DESSOUS : A GAUCHE, UN « DRIBBLING » DE REDPATH, VEDETTE DE L'ÉQUIPE ÉCOSSAISE. UNE DE SES DESCENTES PERMIT A REILLY DE BATTRE NOTRE GOAL, DAKOWSKI, DONT ON VOIT, A DROITE, UNE BELLE DÉTENTE.

DE L'ARBITRAGE

Au fur et à mesure que le facteur vitesse joue dans toutes les branches du sport un rôle prépondérant — au détriment parfois, il faut le dire, de sa meilleure qualité — le rôle des arbitres devient plus complexe et n'en conserve pas moins son extrême importance ; ce n'est pas tout de recruter la participation de nombreuses vedettes pour un Championnat du monde ou toute autre compétition au titre ronflant, encore faut-il donner l'assurance à tous les intéressés — sans en excepter les spectateurs qui en fourniront la recette — que toutes les fautes seront impitoyablement sanctionnées et que les règles du jeu seront scrupuleusement observées ; sans quoi le détenteur du titre sera fatalement discuté et diminué dans son prestige ; sans quoi le sport lui-même verra sa faveur amoindrie.

Heureux sont les dirigeants de certains sports, les courses de chevaux, par exemple, que la photographie est venue mettre à l'abri des pires responsabilités; le juge à l'arrivée, grâce à l'objectif au déclic exempt de tout soupçon, fixe le vainqueur de manière irrévocable.

Il faut avoir assisté au vacarme effroyable dans lequel a été proclamée la victoire des Russes sur les Tchécoslovaques par la plus courte des marges, en finale des récents Championnats d'Europe de basket, pour se rendre compte de la nécessité pour tous les organisateurs de tournois d'en assurer l'arbitrage de manière indiscutable. La chose, certes, n'est pas facile; il suffit d'assister à un match d'escrime: pour départager deux seuls adversaires, un aréopage complet d'arbitres a été jugé indispensable — c'est dire la difficulté de la tâche de celui qui doit surveiller, sur un terrain parfois très vaste, les agissements de deux équipes qui se chiffrent parfois par dizaines entières.

Les organisateurs sont tenus en conséquence de s'entourer d'un maximum de garanties ; lorsque deux équipes de nations différentes sont opposées, ils devront toujours choisir pour arbitre un neutre ; et celui-ci devra avoir donné auparavant des preuves indiscutables de sa maîtrise.

GOLF

A la veille de la dernière guerre, aux approches du Championnat national, nous nous demandions lequel, de Jacques Léglise ou de Michel Carlhian, inscrirait son nom sur la Coupe ; leurs noms se suivaient régulièrement sur le palmarès de l'épreuve, lorsque vint Henri de Lamaze, qui ne cessa depuis lors d'affirmer sa supériorité.

Sa victoire, hier, acquise sur le parcours de Rouen, n'a donc surpris personne ; grâce à un entraînement intensif il tient tête depuis plusieurs années déjà aux meilleurs champions britanniques.

Michel Carlhian et Jacques Léglise, cependant, ont droit aussi à nos félicitations ; malgré leurs nombreuses occupations ils n'ont pas manqué de prendre part à la compétition ; bel exemple de sportivité. Et n'oublions pas de noter que Léglise, depuis plusieurs mois, a remplacé Guy Delamare-Debouteville à la présidence de la Fédération française de golf.

PETITES CHRONIQUES

CÉRÉMONIE FRANCO-DANOISE

Le 5 mai le Danemark a célébré le sixième anniversaire de sa libération. A cette occasion une émouvante manifestation d'amitié franco-danoise s'est déroulée à Copenhague, devant le monument de Ryvangen, où l'attaché militaire français, le capitaine Hausamann, a déposé une gerbe.

POUR LA CROIX-ROUGE

La Croix-Rouge a, comme chaque année, sollicité le public afin qu'il l'aide à poursuivre son immense tâche.

Ses charges déjà écrasantes : sanas, préventoriums, maternités, gouttes de lait, crèches, consultations itinérantes de nourrissons en province, dans les colonies et les protectorats, convois, formation professionnelle sans cesse perfectionnée de l'infirmière, enseignement secouriste, etc., se sont encore alourdies avec les nouvelles missions qui lui sont dévolues.

L'appel a été entendu, car le public français a compris que la Croix-Rouge ne peut vivre que grâce à l'effort de solidarité de tous ceux auxquels elle apporte son aide.

LES TROIS CENTS ANS D'UNE BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque de la ville de Troyes a fêté au début du mois ses trois cents années d'existence. A cette occasion elle a ouvert une exposition qui permet d'admirer un ensemble de manuscrits et de reliures du VII[e] au XVIII[e] siècle du plus vif intérêt.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'IDENTIFICATION DES ŒUVRES D'ART :

Fernand-Demeure, *les Impostures de l'art* (Frédéric Chambriand, 224 pages). L'ingéniosité des pasticheurs et « truqueurs » atteint de nos jours une quasi-perfection. Les musées, les collections les plus réputées en sont victimes ; les experts les plus qualifiés s'y laissent prendre. La discrimination des faux est devenue d'autant plus malaisée que certains artistes signent des œuvres dont ils ne sont point les auteurs et que d'autres renient celles qu'ils jugent capables de nuire à leur réputation. L'auteur évoque les supercheries les plus retentissantes, depuis celle qui fit acquérir à Louis XIV un Boulogne pour un Guido jusqu'à la fameuse tiare de Saïtaphernès.

C'est la peinture qui offre le plus d'anecdotes, dont certaines sont fort savoureuses. M. Fernand-Demeure cite des chiffres impressionnants : on connaît dans le monde environ 2.000 toiles de Van Dyck, qui n'en a guère peint plus de 80. La statistique des douanes de New-York nous révèle que depuis vingt ans sont entrés aux Etats-Unis, venant d'Europe, 9.248 tableaux de Rembrandt, 103.227 de Corot, 4.236 de Titien et 113.254 sanguines de Watteau.

Mais il existe des faussaires dans toutes les catégories : l'auteur nous conte l'histoire de ce génial maître ébéniste tourangeau, Jean-François Hardy, inventé de toutes pièces, sur lequel la radio donna des causeries et que Tours faillit gratifier d'une plaque bleue. Et le comble est qu'on fabriqua des « faux Hardy » !

« Ne vilipendons pas les faussaires, conclut philosophiquement M. Fernand-Demeure. Peut-être méritent-ils plus que bien d'autres un sourire... »

L'HISTOIRE DE PARIS :

Jules Bertaut, *Paris à travers les âges* (Hachette, 320 pages). Le bimillénaire de Paris nous vaut une série d'ouvrages qui renouvellent nos connaissances sur le passé de la capitale. Celui de M. Jules Bertaut se recommande par sa densité et la clarté de sa documentation. Dans un raccourci saisissant il évoque les vingt siècles qui ont transformé une pauvre hutte au milieu d'un fleuve en métropole de rayonnement mondial. C'est l'histoire d'une promotion peut-être sans exemple. Il étudie les divers facteurs dont le développement a orienté le destin de la cité, l'impératif géographique qui a décidé sa vocation, l'essor économique qui a ordonné son peuplement, le magistère spirituel qui en a fait un foyer de culture universelle, son climat de sociabilité, le théâtre, les fêtes, les salons, les révolutions enfin, qui ont modelé sa physionomie politique et dont les répercussions se sont fait sentir dans le monde entier.

De cette évocation méthodique se dégagent des permanences qu'un esprit averti discerne aisément. Après les avoir mises en lumière l'auteur nous présente un tableau du Paris contemporain, avec le déclin du Boulevard et du Quartier Latin, la vogue passagère de Montparnasse — aujourd'hui déportée vers Saint-Germain-des-Prés, et cet épilogue des révolutions parisiennes que furent les journées d'août 1944 où le peuple secoua le joug de l'occupation étrangère.

ALBERT MOUSSET.

LA LÉGION D'HONNEUR A LA S. N. C. F.

En remettant la Légion d'honneur à la Société nationale des chemins de fer français, au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée au palais de Chaillot, M. Vincent Auriol rendait à ce grand service public un hommage doublement mérité, à la fois par la participation héroïque des cheminots à la Résistance et par le magnifique effort de redressement accompli depuis la libération. Cet effort vient d'être couronné d'un nouveau succès, puisque les trains français sont aujourd'hui les plus rapides du monde : on sait que le trajet Paris-Dijon est maintenant parcouru à la vitesse moyenne de 124 km.-h.

Dans l'allocution qu'il prononça au cours de la cérémonie, à laquelle assistaient MM. Pinay, ministre des Transports ; Lejeune, secrétaire d'Etat aux Forces armées, et Armand, directeur général de la S. N. C. F., M. Pierre Tissier souligna que la S. N. C. F., dont il préside le conseil d'administration, est la première société à recevoir cette haute distinction.

UNE PLUIE DE MILLIONS

C'est celle qui va s'abattre lors du prochain Sweepstake, dont le Grand Prix fournit comme chaque année l'occasion. A son succès assuré répond la munificence de ce Sweepstake : 900 millions, dont 60 pour le gros lot. Deux lots de 15 millions, deux de 10 millions et 221 lots égaux ou supérieurs à un million.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le dimanche 6 mai a été dans le monde entier une journée de prières pour la paix.

Après une veillée de prières conduites en

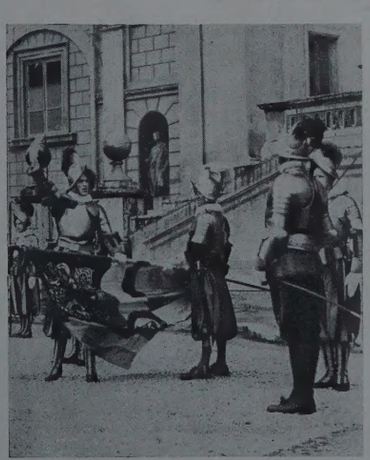
l'église Saint-Séverin par M. le chanoine Rupp, et au cours de laquelle la bénédiction du Très Saint Sacrement fut donnée par S. Exc. M[gr] Van Der Velden, évêque d'Aix-la-Chapelle, une cérémonie réunit à Notre-Dame de nombreuses délégations étrangères. Symbole émouvant, la messe fut dite par un prêtre coréen, M. l'abbé Hoang. Le sermon fut prononcé par le R. P. Riquet.

Le 15 mai 1891, il vient donc d'y avoir soixante ans, le pape Léon XIII promulguait l'encyclique *Rerum Novarum*. Ce document, où le Saint-Père définissait à la fois avec audace et sagesse la position de l'Eglise à l'égard des problèmes sociaux, eut un retentissement considérable. Il apporta un grand encouragement aux pionniers du catholicisme social, qui a connu depuis lors le développement que l'on sait.

A l'occasion de cet anniversaire le Souverain Pontife a célébré une messe, à laquelle assistaient de nombreuses délégations ouvrières de tous pays.

Le T. R. P. Augustin Szeczepinski a été élu ministre général des Franciscains. Il est le cent treizième successeur de saint François d'Assise. Né à Metz en 1900, il était définiteur général de l'Ordre pour la langue française.

Une cérémonie où se perpétuent des traditions militaires remontant à la Renaissance vient de se dérouler à la Cité du Vatican. Il s'agit de la prestation de serment, devant le drapeau du Saint-Siège, des nouvelles recrues de la garde suisse.



Achetez directement chez le fabricant

Fauteuils, Salons, Canapés-Lits tous styles en cuir et tissus. Nombreux modèles exposés dans nos Magasins.

LIVRAISON FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE

Un vrai lit toutes largeurs intérieures jusqu'à 1 mètre 50.

ERTON LA MARQUE DE QUALITÉ

SIÈGES ERTON

16, Rue Fabre d'Églantine PARIS-12[e] (NATION)

CATALOGUE N° 25 SUR DEMANDE

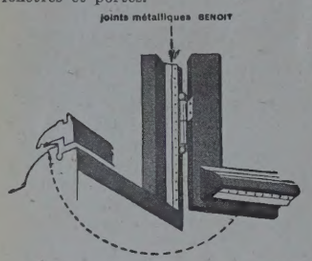
ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

SURDITÉ VAINCUE

en trente jours, sans appareils coûteux, avec le « Micro-Tympan » américain du docteur Reichmann, INVISIBLE, SANS PILE NI FIL. Rééducation et retour progressif de l'audition sans port permanent d'appareil. Disparition de bourdonnements. Efficacité prouvée. Notice discrète gratuite sans engagement : MICRO-XA, 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

PRÉPAREZ-VOUS UN HIVER CONFORTABLE ET MOINS CHER

en faisant installer *dès maintenant* des joints métalliques Benoit sur vos fenêtres et portes.

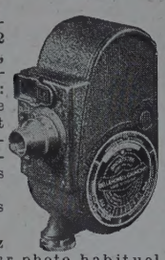


Les joints Benoit suppriment les courants d'air, les déperditions de chaleur et les infiltrations de vent, bruit, pluie, poussières. Ils vous assurent une économie de 35 % de chauffage.

En prenant vos précautions pendant la belle saison, vous bénéficierez de nos conditions spéciales d'été, jusqu'au 31 août.

Agences et pose dans toute la France. Documentat. gratuite n° 46 sur demande. Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAITbout 66-24 et 25. A Alger : M. Heiles, les Brises, Pointe-Pescade.

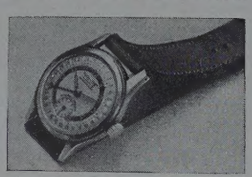
CAMERA "SPORTSTER" 8mm. G. B. BELL et HOWELL



VITESSES variables de 8 à 32 images-seconde, objectif interchangeable COOCKE F : 2,5 de 125 mm. de foyer. Chargement simplifié. Fonctionnement silencieux. Utilise les bobines 8 mm. 2 × 7 m. 50 de toutes marques.

En vente chez votre fournisseur photo habituel.

ROYAL TIME DATOMÈTRE



MONTRE de haute précision — ancre, 15 Rubis — *indique le jour du mois.* Insensible aux chocs grâce au « Schok Resist » — aiguilles radium — étanche. Livrée avec Certificat de Garantie un an.

ROYAL TIME Waterproof-Stainless. Plaqué or 18 carats, 6.460 fr. Chromé, 5.340 fr. Dame, 6.920 fr. Bracelet plaqué or, 1.960 fr. Envoi contre rembours. plus frais. ROYAL FRANCE, 103, rue La Fayette. Service 5. Paris 10e.

SOYEZ CHIK AVEC VOTRE VOITURE

N'utilisez pour l'entretenir et la lustrer que le produit CHIK, spécialement créé par SAOUTCHIK, maître carrossier à Paris depuis 1906.

CHIK vous offre des avantages exclusifs : utilisé à l'état pur, il donne rapidement un brillant durable, sans attaquer la peinture. Mélangé à l'eau de lavage, CHIK lustrera automatiquement votre voiture.

Demandez-le à votre garagiste ou accessoiriste.

SAOUTCHIK, Neuilly (Seine).

PROPRIÉTAIRES DE CITROEN

NE laissez plus vos bagages exposés aux intempéries ou vous encombrer à l'intérieur.

L'allonge de malle l'*Amovible* vous permet de tripler le volume du coffre arrière sans aucune transformation à votre carrosserie.

Facilité de démontage et de remontage. *L'Amovible* est livrée émaillée noir, y compris caoutchouc de protection du bas de porte, au prix de 6.850 francs. Pose gratuite.

Établissements LECADET, 8, passage d'Iéna, angle n° 20, rue Jean-Jaurès, Levallois. Téléphone : PER. 35-21.

INVENTEURS !

POUR lancer vos nouveautés utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

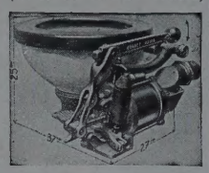
Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

DEUX ACCESSOIRES

réellement indispensables compléteront maintenant votre confort à bord.

a) La toilette porcelaine s'effaçant dans l'épaisseur de la cloison de votre bateau.

b) *Le Kid* (w.-c. de format réduit, offrant tous les avantages des grands). La même Maison construisant tous autres accessoires tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, etc.



Éts. Cl. BONNET ET FILS, 4, rue de la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 95-00.

DE L'ACTUALITÉ

PAR sa recherche minutieuse des améliorations techniques automobiles ; par son désir de tenir toujours le grand public au courant des réalisations mondiales.

Par ses cent dessins et photos;
Par ses articles de grands reportages;
Par sa présentation attrayante;

Le grand technico magazine L'AUTOMOBILE, qui paraît sur quarante pages, mérite l'immense succès qui lui est fait par ses lecteurs.

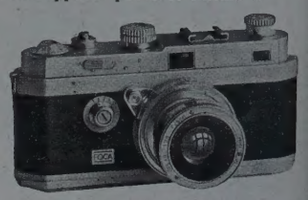
Ses « écorchés » de voiture vous livrent les mille détails de construction des différents types en service ou en cours de réalisation. Sa cote des voitures d'occasion vous guidera au mieux dans l'achat ou la vente de votre voiture.

Vous y trouverez également les dernières nouvelles sportives automobiles, motocyclistes et d'aviation.

Chaque numéro est un succès. En vente partout : à défaut, contre 60 francs à l'*Automobile*, 8, rue de Milan, Paris (9e)

PHOTO-PLAIT

vous évite les mécomptes : venez choisir votre appareil photo et cinéma :



Foca, Lumière, Kinax, Kodak, Royer, Sem, Drepy, Telka, Pontiac, Cinès, Pathé-Baby, Paillard, Emel, etc., chez PHOTO-PLAIT, 39, rue La Fayette, Paris (9e), où un choix très important est à votre disposition.

Vous trouverez la même variété dans ses succursales de Paris : 142, rue de Rennes (6e) (gare Montparnasse) ; 12, avenue Franklin-D.-Roosevelt (8e) ; 142, rue de Rivoli (1er) ; 104, rue de Richelieu (2e) (Bourse) ; 15, galerie des Marchands (gare Saint-Lazare) ; 6, place de la Porte-Champerret (17e).

Demandez le catalogue *Photo-Cinéma 1951*, 216 pages, contre envoi de 100 francs, remboursables sur premier achat de 1.500 francs. Facilités de paiement.

POUR LES GRANDS ET LES PETITS

vous trouverez aux Éts Marchand tout un choix de jeux de plein air et de matériel sportif : balançoires de jardin, portiques de sport, tobogans, volley-ball, basket, tennis, chaises d'arbitre, ping-pong, barres fixes, remorques de camping.

Établissement MARCHAND, constructeur, 21, rue du Gué, Rueil-Malmaison. Tél. : MAL. 08-93.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de Suisse

Comme chaque année, la série à surtaxe de la « Fête nationale suisse » sera mise en vente le 1er juin. Elle se compose de cinq valeurs. Le 5+5 c. commémore le 600e anniversaire de l'entrée de Zurich dans la Confédération helvétique. Ce timbre est imprimé en taille-douce et héliogravure combinées. Les autres valeurs, héliogravées, représentent des jeux populaires suisses : ainsi le 10+10 c., la polka valaisanne, le 20+10 c., le lancer du drapeau, le 30+10 c., le « Hornuss », et le 40+10 c., le cor des Alpes. Ces quatre dernières vignettes, dessinées par H. Fischer, ont été imprimées par Courvoisier.

L' « Oscar de la Philatélie » et l'Exposition « Reinatex »

Une grande exposition philatélique internationale aura lieu à Monaco du 26 avril au 4 mai 1952. Patronnée par le Prince Rainier et la Fédération internationale de philatélie, cette manifestation est qualifiée de « Reine des expositions philatéliques internationales », d'où son nom de « REINATEX ».

On pourra admirer à cette occasion une sélection des plus belles collections de tous les pays. Il est envisagé de créer une sorte de « Cour d'honneur » exclusivement réservée aux collections réalisées par des souverains. L'exposition, dont l'entrée sera gratuite, comprendra l'ensemble des documents réunis par l'administration française des P. T. T. pour l'exposition itinérante du Musée postal.

De nombreuses récompenses seront distribuées : le « clou » sera représenté par l'attribution d'une statuette en or d'une valeur d'un million, qui sera l' « Oscar de la Philatélie ».

J. BELLAY.

Nouvelles de Sarre

A l'occasion de la foire 1951 qui a lieu du 12 au 27 mai à Sarrebruck, l'administration des postes, télégraphes et téléphones de la Sarre a émis un timbre-poste spécial dénommé « Saarmesse 1951 ». Il s'agit d'un timbre-poste gris vert, d'une valeur de 15 francs.

Ce timbre a été mis en vente le 12 mai à un bureau de poste spécial, installé sur le terrain de la foire.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

EN L'HONNEUR DES TROUPES COLONIALES

L'an dernier fut commémoré le cinquantenaire des troupes coloniales. Ces manifestations ont cette année leur prolongement dans une exposition organisée au musée de la Marine. A l'occasion de cette exposition vont être émis un timbre et une médaille.

D'une valeur d'émission de 15 francs, le timbre a été dessiné par M. Robert Louis. La couleur en est bleu outremer. Une ancre de marine y rayonne sur un planisphère entouré de palmes.

C'est également M. Robert Louis qui a conçu le projet de médaille exécuté par le sculpteur Marcel Courtier. La face montre l'ancre traditionnelle. A l'avers, un bâtiment symbolisant la création des Compagnies de la mer, qui remonte à 1622, est entouré des noms de quarante des batailles où s'illustrèrent les troupes coloniales. Quarante seulement... car il était malheureusement impossible d'y inscrire les cent huit victoires que remportèrent ces soldats d'élite.

BILINGUISME MONDIAL

Au cours d'une conférence de presse tenue sous les auspices de MM. Pierre Bloch, le R.P. Chaillet, Georges Altman et Rémy Roure, M. Robert Barrat, secrétaire général du Centre catholique des intellectuels français, a exposé un projet de bilinguisme mondial dont l'auteur, M. J.-M. Bressand, a saisi le ministre de l'Education nationale. Il consisterait à faire choisir au moyen d'un referendum des populations et d'un vote des Etats une seconde langue qui deviendrait obligatoire. L'auteur voit dans ce projet, qui sera inscrit à l'ordre du jour de la prochaine session de l'O. N. U., un des meilleurs moyens de faire régner la paix.

AU SECOURS DES AUTOMOBILISTES NOVICES

Les automobilistes encore peu au courant des subtilités de leur moteur souhaiteront que s'étende bientôt à la France une institution qui vient d'être inaugurée aux Pays-Bas par le prince Bernhard. Il s'agit d'une formation de motocyclistes qui parcourent les routes hollandaises, prêts à venir en aide aux automobilistes en difficulté. De la sorte, ceux-ci n'auront plus qu'à attendre patiemment le passage de l'un de ces mécaniciens ambulants, au lieu de chercher à déchiffrer l'énigme mécanique proposée à leur inexpérience.

COURRIER MUSICAL

Le coup de tonnerre du *Consul* a trop vite effacé le souvenir de la Saison d'opéra italien que le théâtre des Champs-Elysées présentait le mois dernier. Or il n'est pas sans intérêt, à quelques semaines d'intervalle, de rapprocher un drame lyrique moderne qui traduit les angoisses de notre siècle des opéras traditionnels qui firent les délices des générations romantiques. Nul doute que *Lucia di Lamermoor* soit désormais pièce de musée : nous n'aurons plus jamais pour elle les oreilles ni les yeux de Stendhal et de Balzac. Mais si l'extase est passée, la curiosité demeure. A ce titre la jeune troupe italienne méritait mieux que la demi-bouderie du public parisien ; en dépit de légères imperfections le spectacle eut d'heureux moments. Ne négligeons pas de signaler l'irréprochable cohésion vocale du fameux sextuor de *Lucia*, la séduction touchante d'Antonetta Pastori, l'impétuosité généreuse' et la voix superbe de Raimondi.

Balzac et Stendhal encore nous attiraient vers *El Matrimonio Segreto* (également à l'affiche de la Saison italienne), mais avec quel autre appétit ! Car il ne s'agit plus là d'un document de l'histoire du théâtre lyrique, mais d'un des plus exquis chefs-d'œuvre du XVIII[e] siècle. Il étincelle de grâce, d'esprit, de gaîté légère et tendre, et sa partition déborde de pure musique. L'interprétation valait par son excellente tenue musicale ; dommage que le chef, M. Wolff-Ferrari, n'ait pas montré plus de souplesse et de vivacité à la tête du remarquable orchestre Lamoureux.

L. MAURICE-AMOUR.

COURRIER THÉATRAL

Cinq pièces en une semaine, et pas un chef-d'œuvre, mais une et peut-être deux pièces à succès. Dira-t-on que la saison est bonne ?

Une pièce au succès presque certain, c'est *le Rayon des jouets*, de Jacques Deval, au théâtre de la Madeleine. Il y a dans cette comédie une idée charmante : un dessinateur de modes, joli garçon, mais constamment déçu par ses conquêtes qui le dupent, devient amoureux d'une aimable personne de vingt et un ans, Daphné, dont le développement cérébral s'est arrêté à l'âge de sept ans. M. Jacques Deval a multiplié les virevoltes et les pirouettes d'un homme de théâtre averti, au pessimisme souriant, bien servi par une distribution qui comprend, outre Claude Dauphin, l'excellent Charles Dechamps, Emile Drain, Palau, Gaby Bruyère, Catherine Fonteney et la délicieuse Brigitte Auber, la femme-enfant.

Cucendron ou la pure Agathe est la première pièce de M. Robert Favart ; elle relève du théâtre du Boulevard, et la directrice du théâtre Saint-Georges, en l'accueillant, ne s'y est pas trompée. Toutes les ficelles du métier, toutes les sacro-saintes conventions y apparaissent dans un jour familier. Agathe va hériter de 250 millions; sa sœur et son beau-frère tentent maladroitement de lui souffler son héritage ; elle se laisse enlever par un rapin qui l'emmène à Paris. Toutefois, elle reste pure, le rapin étant d'ailleurs marié. Faux suicide, journalisme, radio, cinéma, et la pièce finit par un mariage. Le premier acte est longuet, le deuxième et le troisième ont de bons moments, dus surtout à une interprétation d'une gracieuse fraîcheur : Blanchette Brunoy, Jeanne Cerval, Michel Bouquet, entre autres, s'emploient heureusement à nous faire oublier que le comique de *Cucendron* est tout extérieur, et les pimpants décors de Jean-Denis Malclès ne contribuent pas dans une faible mesure à l'agrément de la soirée.

Y. GANDON.

DEUX FRANCAISES AU FESTIVAL DE LONDRES

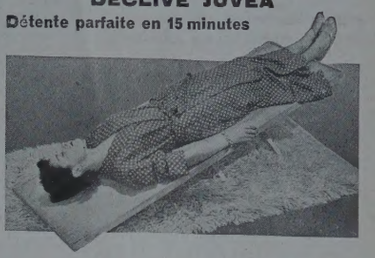
Le 15 mai, le Festival de Londres, ouvert depuis douze jours seulement, avait déjà reçu 250.000 visiteurs. Les 250.000[e] et 250.001[e] ont été deux touristes françaises, M[lle] Groult, de Nanterre, et M[me] Pivette, d'Angers, que l'on voit ici en compagnie de M Cecil Cooke, directeur du Festival, qui tint à les guider lui-même à travers l'Exposition. Elles eurent également l'heureuse surprise d'être « télévisées » et interviewées au micro de la B. B. C.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Pierre Bertrand, dont le robuste talent s'épanouit avec autorité, a présenté un ensemble de ses œuvres récentes. La mer reste sa grande inspiration, et l'île d'Yeu, dont il a fait son séjour de prédilection, lui offre quantité de motifs qu'il traite avec une largeur évocatrice. Il a bien su rendre aussi la lumière exacte de Venise, qui n'a nul rapport avec celle que tant d'inventeurs de chromos ont vulgarisée.

LIMOGES
Centre d'Affaires
Sa FOIRE ANNUELLE
du 19 MAI au 3 JUIN
PORCELAINES - ÉMAUX - CHAUSSURES
MÉGISSERIE - PAPIERS - CARTONS
Industrie - Artisanat - Agriculture

DÉCLIVE JUVEA
Détente parfaite en 15 minutes



Par le renversement de la position habituelle du corps, le sang afflue partout où la position debout et les contraintes vestimentaires gênent son mouvement : les muscles se décontractent, les os se placent bien. L'inclinaison est calculée suivant la technique des planches de repos adoptée depuis plusieurs années par les Centres de Repos et de Beauté d'Amérique.

L'usage régulier de la « DÉCLIVE JUVEA » évite la lourdeur des jambes, le gonflement des pieds et le vieillissement prématuré causé par la vie sédentaire ou un travail pénible.

Résultats obtenus par un emploi journalier :
un dos droit,
un cou allongé,
des jambes parfaites,
un visage animé,
une vue meilleure,
une chevelure plus vivante.

DÉCLIVE JUVEA robuste, légère, plante (85×50), 7.500 fr.
(envoi franco sur demande)
Société JUVEA, 22, rue François-Ier, Paris. ELY 04-59

HÔTELS et VILLÉGIATURES
CÔTE D'AZUR
Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT
entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20.
T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adjudication Samedi 2 Juin 1951 à 14 h. Étude de Me **BOVE**, Notaire à Pontoise
BELLE PROPRIÉTÉ avec petit parc sise à **PONTOISE** 6 et 8, rue Petit-de-Coupray
Ancienne Folie du XVIII[eme]
Mise à prix : 2.000.000 fr.
Faculté de traiter avant l'adjudication.
S'adresser Me **BOVE**, Notaire.

Vente au Palais de Justice à Paris le Samedi 2 Juin 1951 à 14 h.. **9 lots**
LOCAUX et APPARTEMENTS
dans l'immeuble à Paris (8e)
RUE de LIÈGE, 8
1er lot : r.-de-ch. gauche et 53/1000 part. Com.
2e lot : r.-de-ch. droite et 85/1000 part. Com.
3e lot : app. 1er ét. s. r. et 160/1000 part. Com.
4e lot : app. 1er ét. s. c. et 52/1000 part. Com.
5e lot : app. 2e ét. s. r. et 141/1000 part. Com.
6e lot : studio 2e ét. s. r. et 32/1000 part. Com.
7e lot : logem[t] 2e ét. s. c. et 49/1000 part. Com.
8e lot : app. 3e étage et les 222/1000 part. Com.
9e lot : app. 4e ét. et 5 p. 5e et 206/1000 part. Com.
5e et 9e lots libres de location
M. à p. 340.000 - 600.000 - 1.000.000 - 330.000 900.000 - 210.000 - 330.000 - 1.400.000 - 1.400.000
S'ad. p. rens. Me **LEVEILLE NIZEROLLE**, André Inbona av. Paris, Lamon Not. Montlhéry (S.-et-O.) Roland Not. St-Germain (S.-et-O.) Huet. 17 av. Niel, Paris, Rolland Gosselin, 6, r. Léningrad, Paris, Greffe Criées et s. lieux p. visites.

Adj. Et. Me **COLLET**, notaire 83, boulevard Haussmann, le 30 Mai 14 h. 30. **Fonds de**
JOAILLERIE - BIJOUTERIE
à Paris, Place des Vosges, n° 11.
Mise à Prix (pt ét b.) : 1.000.000 fr. Cons : 500.000 frs. Obl. repr. mat. et mobil. Fac. repr. march. S'adr. Me **BÉVIERRE**, Admz judre, 267, R. St-Honoré, et not.

Adjce ch. Not. Paris, le 5 Juin 1951 à 14 h.
En 2 lots : Ier) **IMMble RAPPORT A PARIS**
2, R. **PACHE** Angle : R. ROQUETTE, 121
Conce : 176 m. **Réfect. récente toiture : 1.612.000 fr.** Rev. 344.328 fr. au 1er Janvier 1951 - **Mise à Px : 2.500.000 fr.**
II) **MAISON BOURGEOISE A MONTMORENCY**
(S. et O.) **" VILLA BEAUSÉJOUR "** 8, boulde Orangerie. Jard. clos. : 1.462 m. av. gar.
LIBRE LOCAT. M. à Px : 1.000.000 fr. S'adr. à Me **VINCENDON**, Not. 9, r. Grenelle, PARIS.

VILLE DE PARIS
Adj. s. 1 ench. Ch. Not. 5 Juin, 14 h.
TERRAIN D'ANGLE (16e)
AV. PAUL-DOUMER, 22, PRÉS. R. SCHEFFER, 21, et BELLINI, 1,
Faç. tot. 38 m. Sup. 197 mètres carrés env.
MISE A PRIX 1.977.000 FR.
S'adresser aux not. Me MAHOT de la QUERANTONNAIS, et Me **BONNEL** 79, Bd Malesherbes, dépos. ench.

Étude Me **COLLAS**, avoué à Rambouillet, 11, avenue du Maréchal-Foch (Tél. 33).
VENTE SUR SAISIE IMMOBILIÈRE, Palais justice Rambouillet en **8 lots**, le mardi 12 juin 1951 à 14 h.
1° UNE PROPRIÉTÉ dénommée CHATEAU DE CLAIRBOIS
sise au **PATIS COMMUNE DE RAMBOUILLET**
avec ses meubles meublants, d'une contenance de **39 HECTARES**
LIBRE DE LOCATION — Mise à prix : 1.370.000 fr.
2° UNE EXPLOITATION AGRICOLE dénommée FERME DE CLAIRBOIS
même lieu avec cheptel mort et 8 chevaux
CONTENANCE 143 HECTARES - LIBRE DE LOCATION
MISE A PRIX : 3.400.000 FR.
3° **QUATRE IMMEUBLES A USAGE D'HABITATION**
même lieu, sur les mises à prix variant de 15.000 à 75.000 fr.
4° **9 Ha 80 ARES 32 Ca. DE TERRE ET BOIS**
lieudit " Les Carrières ", Comes de Rambouillet - **M. à P. 380.000 fr.**
5° **UNE PARCELLE DE TERRE DE 2 Ha. 17 ARES 85 Ca.**
lieudit " Les Carrières " Comes de Rambouillet - **M. à P. 114.000 fr.**
Pour tous renseignements s'adresser à Me **COLLAS**, avoué à Rambouillet, Me Loin, avoué à Rambouillet, et au Greffe du Tribunal de Rambouillet.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

DEAUVILLE

"LA PLAGE FLEURIE"

JUIN A OCTOBRE

NORMANDY HOTEL - ROYAL HOTEL - HOTEL DU GOLF

Roulette - Trente et Quarante

EN JUIN

Dans nos hôtels de premier ordre vous vivrez
entourés d'aubépines roses et blanches
et de pommiers en fleurs.

CHAQUE SEMAINE, GALA AUX AMBASSADEURS

16 et 17, Rallye Week-End Automobile
organisé par " l'Action Automobile "
23 et 24, Les Seniors Golfeurs de France
24, Exposition Canine Internationale

JUILLET

Le 1er, Rallye du Royal Aéro Club de Grande Bretagne
6 et 10, Concours Hippique International
14 et 29, Courses à Clairefontaine
17 au 24, Tir aux Pigeons
(1er meeting, 5.000.000 frs de prix)
20 au 22, Golf. Coupe Internationale des Seniors
20 au 23, Régates
21 au 22, Tournoi d'Escrime
21 au 28, Tournoi International de Bridge
27 au 29, Deauville mixed foursomes
(Coupe Thion de la Chaume)
28 et 29, Rencontre des Parlementaires
Britanniques et Français (Golf et Tennis)

AOUT

Courses sur 2 hippodromes. Ventes de Yearlings
Polo : 20 Coupes et Championnat du Monde (Coupe d'Or)
Tennis : Finales, Coupe de Galéa. Compétitions de Golf.
Tir aux Pigeons (2e meeting, 2.500.000 frs de prix)
Dans le Hall : Toutes les vedettes
et Grand Concours de la Chanson Française
8 *GRANDS GALAS AUX AMBASSADEURS*

SEPTEMBRE

Courses à Clairefontaine
New-Golf : (2 parcours) Coupes d'Or et Ganay

LIAISONS AÉRIENNES AVEC LONDRES
et les principales villes Européennes
par AIR FRANCE ET B. E. A.